

# LA CHANCE

PAR  
RENÉ  
DAUMIERE



1 fr. 50



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le n<sup>o</sup> : 0 fr. 40. Ab<sup>l</sup> d'un an : 18 fr. 50 avec prime gratuite ; six mois : 10 fr.

## RUSTICA

*Journal universel illustré de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T.S.F., etc.

Le n<sup>o</sup> : 0 fr. 50. Ab<sup>l</sup> d'un an : 20 fr. avec prime gratuite ; six mois : 12 fr.

## La MODE et la MAISON

Modes, Ouvrages, Tricots, Ameublement,  
Nouvelles, Chroniques variées, Recettes, etc.

20 pages dont 6 en couleurs. 4 pages de roman.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. avec prime gratuite ;  
six mois : 14 fr.

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le n<sup>o</sup> : 0 fr. 60. Ab<sup>l</sup> d'un an : 14 fr. avec prime gratuite ; six mois : 8 fr.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le n<sup>o</sup> : 0 fr. 25. Ab<sup>l</sup> d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le n<sup>o</sup> : 0 fr. 25. Ab<sup>l</sup> d'un an : 12 fr. avec prime gratuite ; six mois : 7 fr.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92808

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*  
 Marin ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*  
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*  
 Claudé ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*  
 Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*  
 P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*  
 Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*  
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*  
 Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*  
 Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*  
 H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*  
 G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*  
 Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*  
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*  
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindros.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*  
 André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*  
 Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*  
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*  
 M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon !*  
 Eric de CYS : 543. *Lunes rousses.*  
 Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*  
 DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*  
 H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer !*  
 A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*  
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*  
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*  
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer ?* — 32. *Lequel t'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 200. *Un an d'épreuve.*  
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.*  
 Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*  
 Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*  
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suit. au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*  
Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*  
M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*  
W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*  
Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*  
Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*  
P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*  
L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*  
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Étrange secret.*  
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*  
MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*  
MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*  
Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*  
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*  
Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*  
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*  
Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gisèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*  
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*  
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*  
Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*  
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*  
Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*  
Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amillé.*  
M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*  
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*  
Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*  
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*  
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*  
Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*  
Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.*  
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*  
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92808

RENÉ DAUMIÈRE

---

# *La Chance*



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

RENT DAKOTA

In Charge

RENT DAKOTA

RENT DAKOTA

RENT DAKOTA

# LA CHANCE

---

## I

### AUBE

Le jour commençait à se lever, un pâle jour de mars à la fraîcheur encore un peu acide, mais un jour à la claire beauté, un splendide jour innocent et printanier qui parlait de soleil, de ciel doux et pur qu'assombrirait ce soir le nocturne odorant de la saison neuve.

*Jérôme* était éveillé depuis longtemps et *eux* ne s'éveillaient pas.

C'était là une injustice épouvantable qu'*ils* puissent faire ainsi attendre *Jérôme* ; l'heure était arrivée de la tasse de lait aux reflets bleus, il en était sûr, et *ils* avaient l'audace de ne pas bouger, ne s'occupant ni de sa faim ni de sa légitime hâte de quitter le logis banal de l'homme pour une mystérieuse, une éblouissante promenade solitaire, enchantée, sur les toits que l'on apercevait au travers du rectangle étroit de la fenêtre : toits d'un gris ravissant

(gris souris) penchés vers la terre printanière, toits d'un rouge brun dont les tuiles inégales faisaient comme de petites marches d'escalier, toits également magnifiques, également évocateurs de longues randonnées sous le ciel proche, de liberté, de songes ronronnants fermés aux hommes d'en bas.

C'était l'heure ou jamais d'aller faire un tour ; en ce moment, il devait faire adorablement frais. *Jérôme* savait bien tous les secrets des heures ; il n'ignorait pas que s'il attendait midi pour sortir il ferait trop chaud pour lui, et puis, à midi, il mangeait, et ça, pour le coup, c'était sacré.

Alors *Jérôme*, qui était un chat roux aux claires prunelles, étranges et secrètes, sans race, un de ces chats que les gens appellent des chats de gouttière, alors impatienté, excédé par l'attente, irrité contre eux, *Jérôme* éleva la voix, ce que les mêmes gens de tout à l'heure appellent miauler, ignorant, les pauvres, que cela signifie bien d'autres choses que leurs cervelles obtuses d'hommes ne comprendront jamais.

Il parla d'abord d'une voix douce, mais ferme, une voix qui demandait clairement : « Eh bien ! quoi, vous lèverez-vous, oui ou non ? »

Trois syllabes, longues, à la fois rêveuses

et irritées, traînèrent dans la pièce, cognèrent les murs, s'arrêtèrent à une porte fermée :

— Min-hia-ou?

Rien, absolument rien ne répondit à *Jérôme*. Alors il parla de nouveau, mais beaucoup plus fort et tout à fait fâché :

— Khhhhhhhh! Fffffff! Vvvvvvvvvv!

Ce qui voulait dire : « Si vous ne vous levez pas *immédiatement* pour m'apporter mon lait du matin, je vais me venger ! Vous savez que j'en suis capable, car je suis cent mille fois plus fort et plus intelligent que vous. Je puis, rapide comme l'éclair doré, terrifiant comme la tempête, casser ce joli vase bleu, déchirer ce rideau, grignoter ce livre que vous êtes en train de lire. D'ailleurs, rappelez vos souvenirs... Ce ne serait pas la première fois, hé? »

— Quelque chose remua dans le petit appartement. Le bruit venait de la porte fermée. On entendait de la pièce contiguë un pas, des froissements d'étoffe, le murmure indistinct, mais réveillé de la vie. Soudainement rassuré, *Jérôme* comprit que Marie-Ange se levait enfin.

Ce n'était pas dommage, vraiment. Quels flemmards que tous ces gens-là ! Et savoir quelle excuse *ils* allaient inventer et invoquer pour justifier leur paresse ? Car *Jérôme* était sûr

qu'ils en inventeraient une. Ces hypocrites ne pouvaient même pas avoir loyalement le courage de leurs actes. L'un des trois dirait sans doute : « Je me suis couché tard, hier. » Un autre : « Ce n'est pas un jour ordinaire, on peut bien dormir un peu. » Et le dernier : « J'étais fatigué... »

Pauvres êtres ! Comme si *Jérôme*, lui, prenait la peine de justifier ses retards, ses actes ! Disait-il, lorsque parfois, vers minuit ou plus tard, il frappait à la fenêtre, avide de retrouver son coussin gras : « Je suis en retard, j'ai été retenu sur le toit... Une petite chatte... Un camarade chat... Un oiseau prompt que j'ai voulu attraper pour le croquer tout cru... » Non, n'est-ce pas ? Lui, *Jérôme*, avait conscience de sa supériorité. Tout acte, tout retard venus de lui devaient être indiscutés, admis, d'avance excusés. Aussi ne prenait-il même pas la peine de ronronner un merci quand on ouvrait docilement à ses rentrées de noctambule : ça lui était dû. C'était du reste par le dédain animal qu'il leur témoignait qu'il se faisait respecter. Mais *eux*... Ah ! oui, quels pauvres êtres !...

Le bruit, derrière la porte fermée ainsi qu'un secret, se fit plus fort. On entendit une fenêtre battre le mur de ses contrevents, comme des gifles. Et brusquement, enfin prête, Marie-Ange entra.



compris la hâte de *Jérôme*. Ainsi qu'il l'avait prévu, dans cette merveilleuse divination, pleine de prédictions et de maléfices, propre aux chats, elle tenta de se justifier :

— Je suis en retard, hein, mon petit *Jérôme*? Et tu as faim, tu veux ton lait. Tu comprends, aujourd'hui c'est dimanche, alors c'est si bon de dormir (ça, c'était la lâche excuse qu'avait prévue *Jérôme*), de ne pas aller au bureau, de paresser rêveusement dans son lit comme une jeune fille riche, d'oublier que, demain lundi, il y aura de nouveau le réveil qui sonnera, et le métro, et les travailleurs de mauvaise humeur, en deuil du dimanche trop tôt passé... Ah! *Jérôme*, que je t'envie de ne pas connaître les travailleurs du lundi! Le mardi cela va déjà mieux, ils sont consolés, car la douleur des hommes va vite au but final qu'est l'oubli. Mais le lundi, le lundi!... Tiens, j'entends papa et maman qui se lèvent. Et le lait va bouillir! Il n'y en aura pas tout à fait assez pour tout le monde, je prendrai mon café noir.

Humant le lait qui chauffait, *Jérôme* se taisait, la gorge orgueilleusement proéminente, comme gonflée déjà par son premier déjeuner. Il trouvait la vie extrêmement belle. Marie-Ange avait dit que c'était dimanche? Il s'en moquait joliment! Pour lui, il y avait deux sortes de jours : jours de beau temps ou jours

de pluie ; deux sortes de nuits : nuits claires, nuits d'encre. Les uns signifiaient promenades et soleil ; d'autres repos à la maison, bercé par le chant léger des averses, saoulerie de sommeil, corps ivre d'avoir trop dormi, ou encore, tout là-haut, voisinage avec la lune au grand œil plat, jaune, irrévocablement jaune, presque d'un jaune admirable de papier à viande.

Le bruit avait définitivement conquis le logement. Évidemment, les deux autres se levaient. Bientôt, dans quelques minutes, ils allaient paraître ; elle avec son joli petit visage triste, lui avec ses yeux splendides, presque aussi bien que des yeux de chat, et ses livres, et ses papiers, et ses longues mains distraites qui s'attarderaient sur toutes choses nonchalamment, comme des oiseaux familiers... Au fond, ils étaient très bien tous les deux pour un homme et une femme ; Marie-Ange aussi était excessivement agréable pour une jeune fille, et, à la réflexion, Jérôme ne se plaignait pas du destin, du grand destin félin des chats qui l'avait placé là.

Comme il s'y attendait, ils entrèrent quelques instants plus tard. D'abord ce fut lui qui passa la porte. Il avait son vieux costume gris reprisé aux coudes et l'air d'assez mauvaise humeur. Il embrassa Marie-Ange qui accourait vers lui et oublia complètement de souhaiter le bonjour

à lui, *Jérôme*. Avec cet être étrange, il fallait, hélas ! s'attendre à de tels oublis, pour sacrilèges, scandaleux qu'ils fussent !

Ensuite *elle* parut, *elle* lui sourit ; *elle* portait son peignoir râpé, ses pantoufles trouées du bout, pas de bas. Qu'*elle* était ravissante avec ses cheveux blancs, sa jeune figure où s'ouvriraient dans leur bleu candide des yeux pareils à la douce couleur du ciel frais qui brillait au-dessus des toits !

Marie-Ange servit aussitôt le café au lait. *Jérôme* fut servi le premier, comme il convenait. Le lait du matin était enfin arrivé. Il était chaud juste comme il aimait qu'il le fût. La mie de pain était finement émiettée. Il faisait du soleil, il allait sortir, la vie était belle. Et à midi il mangerait. Et après il ferait la sieste en rêvant à ce qu'il avait mangé. C'était divin. Ah ! oui, que la vie était belle ! Quels fous auraient osé dire le contraire ?

— Il ne nous reste que deux cents francs pour aller jusqu'à la fin du mois, dit-il rageusement. Et on est le 15 seulement... Quelle sinistre petite existence !...

Deux soupirs féminins lui répondirent, et aussi dans les regards de Marie-Ange un éclair de révolte, un éclair mince et bref, une menace d'orage qui n'éclata pas.

Cet homme était stupide. La vie était belle.

Elle était belle parce qu'il y avait du soleil, du lait, des toits, des gouttières, parce qu'elle était la vie créatrice des chats, de la lune optimiste, ronde comme une grosse fleur épanouie, des gens qui avaient l'honneur de le posséder, lui, *Jérôme*, comme pensionnaire et comme maître, parce qu'elle était la vie chaude de printemps neuf, du printemps qui fait les belles nuits limpides et froides auxquelles les chats peuvent chanter leurs espoirs ou leurs tristesses avec la joyeuse certitude d'empêcher les gens à deux pattes de dormir.

*Jérôme* lampa la dernière gorgée de lait. La fenêtre était ouverte. Tout de suite après venait l'empire magique des toits. Il sauta sur l'appui étroit que bornait la croisée et se retourna vers eux. Ils finissaient maussadement leur café au lait. Armé d'un crayon et d'une feuille de papier, il faisait des chiffres. *Jérôme* se fichait de tout cela. Par éducation autant que par diplomatie, il cria qu'il rentrerait déjeuner, qu'il désirait de la viande en sauce et qu'on ne la salât pas trop. Ils n'eurent, ma parole, pas l'air de comprendre le premier mot de ses miaulements cependant admirablement expressifs. Alors, absolument dégoûté, *Jérôme*, chat de gouttière, leur tourna un dos agressif et fila sur le chemin des toits que les hommes de la terre n'avaient pas violé.

## II

## EUX

Eux, les maîtres du chat (ou plutôt ses esclaves, mais ils ne le savaient pas), s'appelaient les Auberive.

Lui avait été naguère un beau jeune homme qui aurait pu, s'il avait voulu, se faire la situation avantageuse et stable que lui désirait sa famille. On souhaitait qu'il fût ingénieur : dès son enfance, ses parents : père, mère, oncles, tantes, avaient décidé cela. Le malheur est qu'il ne fut pas du tout de leur avis et que l'étude n'eut jamais pour lui le moindre attrait, du moins l'étude telle que la concevaient ses parents et ses maîtres. Il rata son bachot avec une aisance alarmante. Il n'aimait qu'une chose au monde : écrire ; il rêva de gloire, aspira à se diriger vers les chemins de perdition des professions artistiques (ceux-là mêmes qu'exècrent les familles bourgeoises et de province), et un beau jour, plein d'enthousiasme, il se brouilla avec dignité avec ce qu'il est convenu d'appeler *les siens*, s'en fut à Paris, lesté

d'abord de malédictions, ensuite des quelque cinquante mille francs que lui avait légués sa mère, morte quelques mois avant la glorieuse décision qu'il avait prise de devenir un auteur célèbre, décision qui, mon Dieu, en valait bien une autre.

Au commencement, tout ne marcha pas trop mal. (Rien ne va jamais mal au commencement, la guigne vient plus tard, mais elle se rattrape.) Sa liberté le grisait délicieusement, il se découvrait plein de forces naissantes, lourd d'une éblouissante jeunesse qui lui faisait un cœur à la fois nouveau et élargi. Il publia sans trop de difficultés deux volumes de vers, un roman, et se maria avec Antoinette Lecourt, une blonde petite jeune fille qui n'avait pas le sou, mais possédait un adorable et clair visage et une jeunesse aussi follement enthousiaste que la sienne. Il l'avait rencontrée par hasard ; c'était une ouvrière de la rue de la Paix, petite fille humble, mais fine, et qui s'était fait, par ses lectures intelligentes, une gentille culture. D'abord ce ne fut que le flirt banal d'un jeune homme qui rencontre une jolie fille qui lui plaît, puis bientôt, se voyant adoré par Antoinette subjuguée totalement, il l'épousa. Sa famille se réveilla de la léthargie où elle engourdissait depuis son départ ses rancœurs mesquines, pour bondir à l'occasion de ce mariage contraire à

ses idées et qui, miraculeusement, la faisait abandonner ce sommeil sans voix que Jacques Auberive espérait voir se prolonger longtemps encore. Elle avait appris son projet de mariage pour la simple raison que tout se sait ; il reçut donc des lettres où on le maudissait avec une sombre énergie, des conseils bourrés d'une terrible sagesse, de sinistres prédictions, enfin tout ce qu'une famille imbue de la méchanceté sournoise qu'ont su consacrer les principes bourgeois peut inventer en pareil cas. Il sourit, jeta les lettres au panier, épousa Antoinette et s'installa avec elle dans leur petit ménage d'enfants. Le père Auberive mourut un an plus tard. Il fut appelé à son lit de mort avec sa femme. Là, Antoinette vit pour la première et dernière fois sa nouvelle famille. On lui témoigna une froideur polie, beaucoup plus froide que polie. Le jeune couple repartit pour Paris tellement lesté de conseils que la pauvre Antoinette tremblait d'effroi. On leur prédit aimablement la ruine, un avenir de calamités, fait exclusivement de désastres, avenir toujours réservé d'ailleurs à ces fous qu'on appelle les hommes de lettres. Ah ! si Jacques avait voulu être ingénieur ! Ça, au moins, c'était la situation stable, honorable, qui faisait honneur à une lignée... Combien cela eût mieux valu que de publier des idioties ! — Car, en famille, les

œuvres d'un parent sont toujours traitées d'idioties, c'est une règle mystérieuse et rigoureusement commune.

Jacques reprit le train avec un masque empreint d'une colère qui n'osait éclater. Ah ! si elle eût éclaté, que de mots il leur aurait dits : « Bourgeois, tristes, méchants bourgeois, pleins de vertus menteuses, de cruauté ! Vous avez voulu me rendre semblable à vous, faire de moi ce petit être obscur, sournoisement mesquin, insensible aux merveilleuses folies du beau que vous ne comprendrez jamais, pourvu d'une situation stable comme la mort, dans laquelle j'aurais étouffé lentement, et d'une stable étroitesse d'esprit. Ce que j'ai souffert auprès de vous !... Mais non, vous ne comprendriez pas. Il ne s'est pas passé un jour, une heure, sans que vous m'eussiez fait mal, sans que vous eussiez cherché à ternir, à briser une de mes tendres illusions ; vous m'avez tué longuement, sans bruit, dans l'ombre de vos maléfices détestés ; mais je ressuscite, je vous échappe, et jè m'en vais la tenter, cette gloire qui m'appelle et que vous ne croyez pas réelle ni même possible !... Je ne veux pas me disputer encore avec vous, ce n'est pas la peine ; je ne veux pas vous faire de mal, mais au fond, tout au fond de moi, vous tous ; oncles, tantes, cou-

sins, êtres de grisaille, de cruauté raisonnable, je crois bien que je vous méprise.

\* \* \*

Le père Auberive était mort sans fortune. Et les cinquante billets qui représentaient celle du jeune ménage filèrent avec une vitesse désespérante.

Un début de réputation littéraire venait pourtant à Jacques ; on parla de ses œuvres, il se sentait plein d'ardeur ; mais le peu d'argent produit par ses écrits ne suffisait même pas à payer le loyer du petit pavillon de Passy qu'ils avaient loué.

On put tenir quand même pendant quelques années sans trop de privations, pensant toujours que la gloire, étant femme, se faisait attendre au rendez-vous, mais qu'elle viendrait. On continua d'espérer des jours plus clairs avec un cœur chargé de confiance et d'amour.

Puis il y eut la guerre.

Jacques Auberive partit un des premiers. Il fit toute la campagne, il fut un de ces héros sans histoire, un vrai que rien ne récompensa. En 1915, une petite fille lui naquit et lui valut quelques jours de permission. Devant cette petite forme d'enfant, chaude d'une vie nouvelle, il comprit combien l'avenir pour lui prenait

soudain un sens de mystérieuse gravité. Plus que jamais, il eût fallu être riche, et Antoinette, demeurée seule, tirait péniblement sur les derniers billets de mille francs.

Souvent, dans la tranchée, quand il était au repos, il écrivait, mais plus avec cette flamme candide, joyeusement confiante, qui l'animait naguère... Des notes, des pages, parfois maculées de boue, où s'exhalaiient toute la misère de sa vie, l'appel de la mêlée, la fraternelle souffrance des hommes qui se battaient comme des bêtes ou, calmés, parlaient entre eux, sales, déchirés, mais avec une voix douce, retrouvée pour un moment, une voix qui étonnait et se rappelait : « Nos femmes... Nos petits... Quand on rentrera « là-bas... »

Certains rentrèrent.

Jacques Auberive fut de ceux-là. Il rentra à Paris, la guerre terminée, avec une santé détruite, une humeur aigrie définitivement, pas une seule blessure, mais une énergie brisée.

Il eut l'impression de revenir dans un pays étranger, la sensation d'une taupe croupissant dans la terre et rendue à la lumière hostile.

Antoinette était épuisée par la séparation, une maternité conçue dans l'angoisse. Il n'y avait au foyer presque plus d'argent. Paris faisait la fête, la majeure partie de ses amis étaient

morts, des noms brefs de disparus s'évoquaient rapidement, passaient comme des ombres dans la conversation : « Une balle à Verdun... Un shrapnel à Dixmude... » Une vie nouvelle s'agitait éperdument sur tant de vies mortes.

Et la brève, la commençante renommée de Jacques Auberive était éteinte : il était complètement oublié...

\* \* \*

On quitta le pavillon trop cher de Passy. Cette fois, il fallut se contenter de très peu, de trois petites pièces mansardées, au sixième étage d'une maison sans grâce de la rue Cardinet, une maison négligée où dès le seuil toute joie semblait mourir.

Mais le loyer était bon marché ; à cause de sa modicité, les Auberive supportèrent la maison sans joie et la hargneuse antipathie de la concierge qui considéra rapidement Jacques — cet homme qui ne travaillait ni dans un bureau ni dans une usine — comme un propre à rien.

Jacques Auberive trouva deux petites rubriques régulières à tenir dans deux revues. On vivota avec ça, attendant toujours cette gloire qui ne venait point, mais l'attendant d'un cœur lassé, se demandant si, lorsqu'elle viendrait, il ne serait pas trop tard, si les ressorts du bonheur ne seraient pas à jamais brisés...

Pourtant Antoinette, elle, croyait encore. Elle avait foi en Jacques éperdument. Pleine d'une candeur, d'une sorte d'obstination éblouissantes et désespérées, elle croyait en son génie avec une persistance d'apôtre souffrant pour son Dieu.

Et la gloire continuait à ne pas venir, tandis que les ennuis accouraient, que les humeurs changeaient, que Jacques personnifiait le type lamentable entre tous du vieil-auteur-qui-n'a-pas-réussi. A mesure que croissait sa malchance, son orgueil grandissait aussi. Il se jugea méconnu, persécuté ; il eut des propos amers, haineux parfois... Toute réussite littéraire l'irrita... Et pourtant le désir « d'arriver » n'était pas mort en lui. Il avait toujours des manuscrits prêts à être proposés et qu'il pensait être des chefs-d'œuvre ; il courut les revues, les journaux, inlassable, mais les éditeurs refusaient ses romans, et les revues se faisaient inaccessibles. Injustice banale, injustice réelle, profonde, car Jacques Auberive avait un vrai, un beau talent.

\* \* \*

Sa fille, Marie-Ange, grandit. Elle fut une enfant aux douces joues parfumées d'innocence et de printanière candeur. Puis elle devint une jeune fille mince et blonde, aux yeux d'un

bleu profond, au grave cœur déjà meurtri par les soucis de la maisonnée. Son père, qui refusa de lui faire faire ses études hors du foyer, l'instruisit. Il eut en elle une élève docile, merveilleusement vivante... A vingt ans, elle obtint à grand'peine de son père qu'il lui permît de chercher un emploi de bureau qui les aiderait un peu. Elle le trouva dans l'étude d'un notaire du quartier où, chaque jour, elle copiait des « rôles » rébarbatifs, de sa petite écriture correcte... Les quelques centaines de francs qu'elle retirait de son travail augmentaient le trop faible gain du père. Mais le produit total s'avérait parfaitement insuffisant... Les fins de mois étaient tragiques, le moment du terme attendu dans une sorte de fiévreux désespoir. Et Antoinette était malade, maigrissait, tousait. Il eût fallu du soleil, la vie confortable, sans tracas, autant de belles choses défendues aux pauvres gens.

Seul *Jérôme*, le chat, mettait un peu de gaieté dans ce petit logis plein d'une si morne détresse. Lui se moquait résolument des difficultés de l'existence. C'était le grand compagnon de Marie-Ange, elle lui parlait d'elle-même et lui racontait ses tourments dont elle n'eût pas osé charger ses parents :

— *Jérôme*, j'ai eu un ennui au bureau, écoute... Oui, je sais, tu ronronnes, tu me com-

prends, tu es certainement un petit sorcier sous ta forme féline, ce sont les bourgeois qui te prennent pour un simple chat...

Plus jeune, quelques années auparavant, elle lui disait, adorable de naïveté :

— Pauvre *Jérôme*, nous sommes tous de la gouttière, c'est-à-dire des gens bien pauvres et bons tout juste pour vivre sous les toits... Tu es un chat de gouttière, je suis une petite fille de la gouttière, papa est un écrivain de gouttière...

Jacques, surprenant son monologue, l'avait sèchement interrompu :

— Veux-tu te taire, petite sotte !

A vrai dire, être traité d'« écrivain de gouttière » ne l'avait pas flatté et l'originalité de l'épithète enfantine ne le ravit nullement.

*Jérôme*, lui, écoutait tous les discours de Marie-Ange en fermant les yeux en signe d'assentiment ou de rêverie, plein d'une calme majesté. C'était un grand philosophe qui avait mesuré simplement sa vie animale et profonde à la couleur des feuilles, au poids de la neige, au chant de la cigale d'été ou de la flambée d'hiver. Comme la plupart des chats, c'était également un être plein d'enseignements, empreint d'un mystère non démuné d'une sorte de divinité...

La crise, cette fameuse crise économique dont

la vie, les journaux et les conférences sont remplis, arriva.

Marie-Ange vit ses maigres appointements devenir squelettiques, encore réduits par le notaire avare et riche qui l'employait. Une des deux revues où Jacques Auberive tenait une chronique fit un fiasco total. La pauvreté se fit plus lourde au logis, Antoinette s'amenuisa davantage, comme rongée de soucis.

Et il ne restait, aujourd'hui quinze mars, que deux cents francs pour aller jusqu'à la fin du mois...

Était-ce le moment, selon l'opinion de Jérôme, chat philosophe — ne le sont-ils pas tous ! — de trouver la vie belle ?

Peut-être, peut-être...

N'y avait-il pas tout de même la chaleur qui revenait, et les vingt ans de Marie-Ange, et là, tout près, cette branche de fleurs neuves, et cette douceur de l'air, et ce chant d'oiseau, et toute la confuse espérance dont se charge toujours pour les plus pauvres le doux printemps donné aux hommes par un Dieu d'amour et de pitié ?

## III

## MODERNITÉS

Ce fut au mois d'avril 1931 que la maison portant le numéro 15 *ter* de la rue Cardinet — maison que les Auberive habitaient, — ce fut donc à cette époque que l'on transforma cette maison en vue d'en faire un immeuble moderne, c'est-à-dire qu'on vit un matin arriver une armée d'ouvriers vêtus de blouses à la blancheur candide, et que le vaste logis dut être pendant trois mois livré à la cacophonie des coups de marteau, au chant aigre, exaspérant des scies, aux plâtras, à une poussière qui pénétrait partout, souveraine incontestée...

Auberive ne décolérait pas. Tout ce bruit l'empêchait d'écrire, et puis enfin il était l'ennemi des modernités. Telle qu'elle était en sa laideur première, la maison devait rester, les arrangements ne l'embelliraient point aux yeux désabusés de l'homme de lettres. Cette maison que l'on transformait en un immeuble à la mode lui produisait l'effet d'une vieille

femme croulante qui va se faire retaper chez le marchand de beauté...

Mais ce n'était pas l'avis du propriétaire qui, lui, flairait la bonne affaire. Il fit remettre tout à neuf, sauf les logements du sixième où le confort, délibérément, ne voulut pas monter. Il installa un ascenseur (auquel, bien entendu, n'auraient pas droit les gens des mansardes qui étaient, évidemment, des gens de rien ou de si peu), fit jaillir d'un coup de baguette des salles de bain immaculées, puis, quand l'immeuble fut net, éblouissant, quand la façade fut ornée d'une architecture compliquée qui tenait du nougat et de la crème au beurre, il augmenta ses loyers dans des proportions égales au chic moderne de la maison. La plupart des locataires, qui étaient peu fortunés et redoutaient les chicanes, n'insistèrent pas et s'en allèrent. C'est bien là ce que le propriétaire avait escompté. Il put alors relouer ses locaux à de nouveaux venus, à des prix prohibitifs bien faits pour combler son cœur de joie, une joie foncière, bien entendu. Mais, du moins, le prix de location des appartements du sixième ne fut pas augmenté et les Auberive restèrent dans leur petit taudis familial.

Cependant, toute l'atmosphère de l'immeuble changea. Des gens très élégants y demeurèrent,

on y vit des richissimes étrangers, des dames très peintes et très froufrouantes, tout un monde éblouissant et inattendu. La concierge se pavanait dans sa gloire. Les deniers à Dieu « raugmentaient » de réconfortante manière, sa loge elle-même fut transformée en une sorte de ravissant salon, toujours fleuri, où elle restait embusquée, telle la balle de fusil prête à être tirée vers l'arrivant. Parmi tant de locataires chics, les Auberive firent encore davantage figure de pauvres ; Jacques écumait. Ah ! comme il eût voulu pouvoir la quitter, cette maudite maison où tout blessait son orgueil ! Hélas ! où trouver ailleurs un loyer aussi bon marché ? Et l'on restait à cause de l'argent, de ce misérable argent que l'on n'avait pas, de cet argent maudit, exécré, désiré...

Le printemps, l'été passèrent dans une triste monotonie qu'éclairait à peine l'animale lumière de la terre en fleur. On vit partir des gens à la mer, à la montagne. Les Auberive restèrent dans leur sixième étouffant, rêvant à des paysages appelés : un coin de mer bleue, son air divinement salé, un bois frais, le coude caressant d'une route sans maisons, ou bien les froides étreintes des cimes et le chant des bergers, le soir, dans les montagnes accroupies sous un ciel peuplé d'étoiles...

M<sup>me</sup> Auberive maigrissait de plus en plus.

Elle avait pris, l'hiver précédent, un mauvais rhume et traînait avec elle une petite toux discrète comme une mauvaise chanson... Il eût fallu le Midi, quitter Paris. Il eût fallu avant tout la paix, le bonheur retrouvés... Et c'étaient le calvaire quotidien que connaissent ceux que la misère broie, les notes en retard, les vêtements qui s'usent sans que l'on puisse les remplacer, et l'orgueil qu'on jette tout de même par-dessus tout cela, comme un manteau qui vous isole sans vous réchauffer.

Jacques Auberive finissait un nouveau roman. En octobre, quand les éditeurs seraient rentrés, il irait une fois de plus tenter sa chance!... Silencieuse, torturée, Marie-Ange s'efforçait de sourire à ce renouveau de confiance de son père. Mais elle-même n'espérait plus, tout en reconnaissant à Jacques un talent douloureux, profondément humain, qui eût mérité d'être connu et compris. M<sup>me</sup> Auberive, elle, continuait d'attendre la gloire... Elle croyait tellement en lui, en ce qu'elle appelait son génie! Chaque soir, il lui lisait son travail du jour; il avait appelé son roman *la Peine des autres*; c'étaient des pages lugubres de vérité et de misère. Il y avait mis toute la longue malchance de sa vie ratée, ses aigreurs désespérées, ses haines... M<sup>me</sup> Auberive, bon public entre tous, pleurait d'admiration, et il acceptait

ses larmes comme un juste tribut le consolant un peu d'autres injustices...

Pour Marie-Ange, tous les jours représentaient le bureau du notaire qui l'employait : M<sup>e</sup> Châtelier. L'étude se trouvait dans le quartier, place Pereire. Marie-Ange n'y était pas à proprement parler malheureuse, bien que M<sup>e</sup> Châtelier fût tatillon et désagréable. Mais il choisissait plutôt comme cible à sa mauvaise humeur son principal clerc, Lucien Maulois, un jeune homme de trente ans, charmant et cultivé, que seul le manque d'argent — ah ! l'argent ! toujours l'argent ! — privait de prendre une étude à son propre compte. Pour l'unique raison que la médiocrité détestera toujours la supériorité morale qui lui est opposée, Châtelier exécrait Maulois. Mais, doué d'une angélique patience, celui-ci supportait sans révolte extérieure rebuffades et vexations. On eût dit qu'il mettait un véritable acharnement à rester dans cette maison, bien que l'occasion lui eût été plusieurs fois offerte d'entrer dans des études plus importantes et plus rémunératrices. Pourquoi donc cet acharnement ? A force de quotidiennes observations, la naïve Marie-Ange, éclairée par la jalouse perspicacité de la dactylographe du patron, finit par s'apercevoir des regards pleins d'une tendresse secrète, étrangement douce, que Lucien Maulois lui jetait,

lorsqu'il ne se savait pas épié : elle se comprit aimée.

Le jour où elle en eut la révélation, elle en éprouva comme une sorte de tranquille et sourde joie... Pourtant, elle n'aimait pas Lucien, elle, elle en était sûre. Bien qu'elle n'eût encore jamais aimé, elle devinait que l'amour était autre chose que cette paisible amitié qu'elle se sentait prête à témoigner à Lucien Maufois ; elle percevait ce qu'il devait être, ce merveilleux, ce terrifiant amour auquel elle rêvait, le soir, quand elle était seule dans sa chambre et qu'il faisait beau, que l'air savait le caressant secret de l'espérance et la nuit toute la splendeur divine des beaux tourments imaginés...

Jamais Lucien ne lui avait avoué quoi que ce fût. Elle pensait parfois, non sans amertume, qu'il la respectait trop pour voir en elle une amie et qu'il la trouvait trop pauvre pour en faire sa femme. Et souvent, pourtant, elle se posait à elle-même cette question :

— Voyons, s'il m'offrait de m'épouser, dirais-je oui ?

Elle sentait qu'elle dirait non.

Mais, cependant, tout au fond d'elle-même, elle comprenait bien aussi qu'elle tenait à l'amour que le jeune homme avait pour elle, à cette tendresse sans voix qui l'entourait en

secret, dans un silence émouvant et pur. L'amour, même non partagé, apporte toujours de la joie à un être très jeune qui trouve en lui l'annonciation de la radieuse passion que plus tard son cœur connaîtra lui-même dans le bonheur ou le déchirant désespoir. Marie-Ange lisait dans les yeux de Maulois ce qui un jour parlerait dans ses yeux à elle, quand elle aimerait.

Quand elle aimerait...

Elle ne connaissait personne qu'elle eût pu aimer, elle était toute neuve, toute claire pour celui qui viendrait et elle se sentait une tendresse si riche, si vivace, que parfois une espèce de vague effroi la prenait de se voir telle qu'elle était : désarmée d'avance parce que trop pure et trop tendre, proie déjà vaincue par celui vers qui elle irait, les mains offertes...

L'automne arriva, un bel automne chaud et lourd, plein de fruits mûrs, de feuillage d'or sombre ou clair, d'une langueur un peu navrée qui voit, tout au bout de la route, l'hiver au blanc souci.

Cette année-là, Marie-Ange ne prit pas de vacances. M<sup>o</sup> Châtelier avait pour économique habitude de ne pas payer les congés de ses employés, et il fallait de l'argent à la maison, M<sup>mo</sup> Auberive avait tant besoin de soins ! Marie-Ange frémissait quand elle songeait à la note

du docteur, à celle du pharmacien... Mon Dieu, être riche, être riche, ne plus connaître ces mesquineries atroces, ces privations, cette défaite de voir s'éteindre petit à petit un être bien-aimé qu'un peu d'argent eût pu sauver !

On dut faire rentrer du charbon pour l'hiver, ce fut une sorte de drame intérieur pour la petite sur qui reposaient toutes les responsabilités matérielles du ménage dont M<sup>me</sup> Auberive s'occupait peu, autant par faiblesse physique que par son horreur pour les soins de l'intérieur. Enfin, après d'humiliantes démarches, Marie-Ange trouva un marchand de charbons qui consentit à accorder du crédit... Une provision suffisante put être rentrée sous l'œil dédaigneux de M<sup>me</sup> Croche, la concierge. Bien entendu, les autres locataires, eux, avaient le chauffage central, mais toute commodité, tout confort fuyaient résolument le sixième.

Octobre arriva avec les premiers feux.

Jacques Auberive reprit la course à la chance. Il apporta son roman au grand éditeur Lunois et fiévreusement espéra, avec presque autant de fougue que par le passé, une espèce de foi pour un moment ressuscitée, peut-être parce qu'il sentait que dans ce livre d'angoisse il avait mis le meilleur de sa détresse, le sceau pathétique

et la beauté que porte toujours en elle une vie manquée.

Dès lors, il attendit.

Quinze jours passèrent. Il commença à guetter le facteur qui apporterait la nouvelle que Lunois lui prenait son manuscrit... Rien ne vint. Trois semaines, un mois, lassèrent vite sa confiance et son attente. Au bout de cinq semaines, il la reçut, cette lettre attendue. Son cœur vibrait douloureusement quand il l'ouvrit, incapable, cette fois, de la tragique résignation qui le visitait jusqu'alors. C'était bien la lettre classique : on regrettait, on trouvait l'ouvrage plein de qualités, mais il ne convenait pas au genre de la maison... Et puis, le nombre des contrats ne permettait pas une édition nouvelle...

Sans un mot, Auberive tendit la lettre à sa femme et à sa fille, qui le regardaient sans oser une interrogation. Il jeta autour de lui un regard de bête harassée, incapable d'aller plus loin. Il se vit, pour la première fois, tel qu'il était : un vieux raté ! Il vit sa femme pâle, malade, et qu'il ne pouvait suffisamment soigner. Il vit sa fille accablée par trop de soucis, des soucis vieux comme la peine humaine et qu'elle devait porter solitairement, elle si jeune, si petite encore.

Et soudain, s'avouant vaincu, comme un

vieil enfant il se mit à sangloter, là, sur le coin de la table, sans honte, pareil à une grande force déchue que la vie et les hommes avaient brisée...

## IV

## LUCIEN MAULOIS

Marie-Ange avait raison quand elle pensait être aimée par Lucien Maulois ; ce qu'elle ne supposait pas du tout, c'est la manière dont il l'aimait.

Lucien Maulois était un jeune homme parfaitement démodé. Orphelin très jeune, il avait été élevé par les soins d'un tuteur indifférent qui l'avait consciencieusement expédié de collège en collège, puis ensuite à Paris, à l'École de Droit, sans lui témoigner autre chose qu'une sécheresse attristée et polie. De cette enfance cruelle et sans tendresse, Lucien avait conservé une sorte de sauvagerie blessée, qui le faisait se replier en lui-même, et une timidité affreuse que Marie-Ange était bien loin de soupçonner. A vrai dire, nul ne connaissait ce grand garçon au front clair, aux yeux plus clairs

encore, à la bouche fine et douloureuse, personne sauf *M<sup>me</sup> Fiasco*.

*M<sup>me</sup> Fiasco* était sa seule confidente, le seul être qui le comprît et l'aimât. *M<sup>me</sup> Fiasco* était une jolie chatte grise, propre et luisante, aux prunelles tendres, aux griffes fourbes, mais qu'elle ne sortait presque jamais pour lui. C'était, comme l'était *Jérôme*, une chatte dite de gouttière, mais une personne de chatte tout de même pleine d'aristocratie, à la fois replète et distinguée. *M<sup>me</sup> Fiasco* partageait sa vie et son logement de célibataire aux Batignolles, rue Saussure. Il l'avait appelée ainsi par une sorte d'ironie, parce que lui aussi, comme Jacques Auberive, avait rêvé, sur un autre plan, de belles choses qui ne s'étaient pas réalisées. Le nom de la chatte personnifiait parfaitement ce qu'avaient fait ses espérances. Il s'était vu, jadis, avec une étude à lui, en province parce qu'il détestait Paris, en Limousin où il était né, où il avait passé les années radieusement confiantes de l'enfance. Et, faute d'argent, il lui fallait se contenter de n'être qu'un modeste clerc, en proie aux incessantes rebuffades d'un patron grincheux, à la froide amabilité de Marie-Ange qu'il adorait en secret, tout en mourant de confusion à la seule pensée de lui avouer un jour combien il était à elle. Aux heures bénies où il rêvait encore, le soir, quand, dans

sa chambre solitaire, il prenait *M<sup>me</sup> Fiasco*, grasse-souillette et ronronnante, sur ses genoux, il pensait à ce qu'aurait pu être sa vie, là-bas, dans cette province limousine tant aimée ; il évoquait le cher pays perdu, des paysages qui reposaient en lui pareils à des êtres chéris et détruits : une châtaigneraie aux cent parfums, peuplée d'un monde mystérieux d'arbres et d'oiseaux, des collines aux flancs gras couverts de bruyères aux douces couleurs jamais semblables, un petit village accroupi au soleil comme une bête chaude, et certains soirs d'été, passés naguère auprès d'un ruisseau d'argent gris, certains soirs éblouissants et purs, dans la fraîcheur captive de la nuit approchante, sous la voûte d'un ciel encore sans tourment.

Le ronronnement moelleux de *M<sup>me</sup> Fiasco*, qui faisait dans sa poitrine de chatte un chant de petite bouilloire intérieure, le ramenait à la réalité. Allons, allons, c'était vrai, la vie n'était pas cela. Tout près de lui, la rue parisienne était pleine de tumulte, des toits hostiles barraient pour lui l'horizon libre qu'il eût tant aimé. Comme il était loin du pays limousin, de toute la splendeur qu'il avait quittée ! Ah ! quand le reverrait-il, à présent ? Son tuteur était mort, il n'avait là-bas aucune famille, seulement des souvenirs bien-aimés du temps où il

Était un petit enfant sans souffrance, attendant l'humble bonheur des jours, bornant son ambition à la simple vie rustique qui l'entourait, au goûter de quatre heures, à la rouge pomme sentant l'herbe et que la vieille servante Cathissou lui donnait, au verre de lait bu à l'étable : « Ne bois pas trop vite ou tu auras le diable dans ton estomac », au *sautadour* (1) qui isolait le jardin de la route qui menait à Limoges.

Sans doute était-ce à cause de son caractère sauvage, craintif d'autrui, que Lucien Maulois ne possédait pas un seul ami. Il avait à peine quelques camarades avec lesquels il échangeait rarement de brèves causeries, c'était tout. Mais il ne souffrait pas de ne pas avoir d'amis, tout son cœur était habité par l'unique visage de Marie-Ange.

C'était juger bien mal le pauvre garçon que de supposer qu'il la trouvait trop peu fortunée pour en faire sa femme ; il eût été mieux et plus vrai de dire qu'il se trouvait, lui, trop humble pour oser devenir un jour son mari. Et puis, il se voyait tellement inférieur à elle, si gauche, si emprunté dans sa timidité ! Comment, comment eût-il pu lui dire la petite phrase enchantée, divinement décisive, qui le

---

(1) Barrière, en patois limousin.

hantait dans ses rêveries : « Je vous aime... », ces trois vieux mots incomparables, toujours les mêmes et jamais pareils, où reposent les millions de cœurs qui les ont prononcés, crus, oubliés.

*M<sup>mo</sup> Fiasco* était sa seule confidente. Il lui parlait de Marie-Ange, chaque jour, lorsqu'il avait maladroitement cuisiné pour la chatte et pour lui des repas peu compliqués dont *M<sup>mo</sup> Fiasco* voulait bien se contenter, car les faibles appointements du jeune homme ne lui permettaient pas le luxe d'une femme de ménage.

*M<sup>mo</sup> Fiasco* était ainsi tenue au courant de toute sa vie, de tous ses chagrins. Il lui parlait à demi-voix, mystérieusement, et la chatte fermait les yeux avec de petits grognements heureux qui signifiaient : « Oui, va, je t'écoute et je t'aime, tu es mon maître ; tu aimes, toi, une femme, mais je n'en suis pas jalouse, puisqu'elle n'est pas là et que je ne l'ai jamais vue. »

— Si tu savais comme elle est jolie, *Fiasco* ! lui confiait-il. Mais non, elle n'est pas jolie, elle est autre chose. Elle est tous les printemps, toutes les fées, toutes les joies et tous les désespoirs ; elle est tous les parfums, et la candide lumière, et la nuit caressante, et le soir frais, et l'aube bruissante d'oiseaux.

« Tu ne peux pas te faire une idée du bleu de ses yeux. Et puis, écoute, elle a un petit signe brun, là, près de la bouche. Et sa voix ! Oh ! si tu écoutais sa voix, ce bruit de jeune source qui se prolonge, qui meurt petit à petit dans une sorte d'effleurement musical, rêveur !... »

*Fiasco* continuait de ronronner ; au fond, évidemment, elle était un peu vexée. On a sa dignité de chat, et même sa dignité tout court. Il n'était guère gracieux de lui faire ainsi, pendant des heures, l'éloge d'une autre. N'aurait-il pas mieux valu, en vérité, s'occuper d'elle, caresser son poil ondulé, gratter la lettre « V » qu'elle avait là, entre les deux yeux, comme un signe magique, lui parler, s'inquiéter exclusivement de son bonheur, son précieux bonheur de chatte ? Vraiment, les hommes étaient peu délicats. Pourtant, Lucien, lui, était son unique passion ; elle était encore trop jeune pour rêver à autre chose qu'à son maître, pour quitter le logis innocent qui l'abritait, répondant à l'appel des toits hantés par les matous aventureux qui, la nuit, découpent sur le faite des maisons leurs silhouettes étranges, aux longs poils d'ombre.

Alors, dépitée, quand elle était lasse d'entendre les interminables soliloques de Lucien, elle quittait d'un bond nerveux ses genoux et regagnait, avec une noble allure de femme

vexée, le coussin sur lequel elle dormait, sans plus se soucier, en apparence, de ce jeune fou qui discourait tout seul, là, dans la pénombre, avec des mots toujours pareils : « Sa voix, le bleu de ses yeux... Elle est tous les printemps... Toutes les douleurs... Tous les rêves... Toutes les fées... »

Au bureau, timide et dégrisé, Lucien redevenait un jeune homme froid, pondéré, qui cachait sous cette froideur et cette pondération le trouble qui naissait en lui chaque fois que Marie-Ange lui adressait la parole, des paroles qui, hélas ! n'avaient rien d'amoureux :

— Monsieur Maulois, pour la vente Chauffin... Et la succession Grappe... Voilà le rôle...

— Tas de feignants ! hurlait M<sup>e</sup> Châtellier, voulez-vous vous grouiller plus vite que ça ! Maulois, que diable ! mettez-en un coup, votre travail avance avec une lenteur terrible...

Non, réellement, ce n'est pas la vie que Lucien a jadis rêvée. Et, brefs comme les beaux espoirs interdits, il revoit passer, fugaces et divins, étincelants et détruits, les visages multiples d'un pays au ciel frais, d'une châtaigneraie au profond silence d'église, d'une route qu'il ne reprend pas, qu'il ne reprendra jamais et qui menait vers une maison qui fut la sienne.

## V

## APPARTEMENT A LOUER

Les éblouissants et nouveaux locataires de M<sup>me</sup> Croche, la concierge du 15 *ter* de la rue Cardinet, ne restaient en général pas bien longtemps dans l'immeuble. C'étaient, pour la plupart, des étrangers, riches, mais tôt appauvris par la vie parisienne, telle qu'ils la concevaient. Ils payaient le premier terme et n'avaient souvent plus de quoi payer le suivant, mais cela ne contrariait pas M<sup>me</sup> Croche, pour qui de plus nombreuses locations représentaient de plus fréquents « deniers à Dieu ».

Le plus bel appartement de la maison, celui du premier étage, qui avait été loué dès son achèvement à un sombre Américain du Sud, noir comme un corbeau, au charme étrange, mais légèrement inquiétant, se trouva libre à l'entrée de l'hiver, son occupant ayant fui vers d'autres cieux en oubliant totalement de régler son loyer.

On vit donc une étiquette délicatement coin-

cée entre le mur de la façade et une raide tige de fer :

*Appartement à louer, tout confort*

Cet appartement était magnifique : cinq pièces, une décoration du plus pur style moderne, et des rayons d'un soleil fourni pourtant gratuitement par le ciel qui en faisaient augmenter le prix de deux mille francs. Le loyer était de douze mille, charges en plus, des charges mystérieuses, multiples, variées comme toutes les charges que doit subir l'homme, qu'on ne comprenait pas toujours, mais que le propriétaire percevait avec une sombre satisfaction.

Un matin, la pancarte disparut, M<sup>mo</sup> Croche arbora une espèce de rictus en demi-lune qui voulait probablement être un sourire de bonheur : elle avait loué. Et le nouveau venu lui avait donné cinq cents francs, ça n'était pas encore si mal pour un cochon de payant de locataire...

Les nouveaux venus emménagèrent un soir de novembre, à la tombée de la nuit. De deux grands camions sortirent des meubles précieux dont on voyait briller les ferrures et les ornements tapageurs. Il y en avait, il y en avait... A juger par la quantité de meubles qu'ils possédaient, les arrivants étaient évidemment des

gens de qualité. Pourtant, le lendemain, M<sup>me</sup> Croche déchantait en apprenant de la bouche même du propriétaire que le nouveau locataire était romancier, c'est-à-dire un de ces propres à rien qui écrivent, un type sans métier, louche, un de ces spécimens de gens de lettres qu'elle, M<sup>me</sup> Croche, qui détestait lire — et qu'aurait-elle lu, la pauvre ! — exécrait. Comme s'il n'y en avait pas assez d'un dans la maison de cette espèce lamentable, ce purotin de Jacques Auberive !

Le propriétaire, lui, s'il partageait le dédain que la concierge avait voué aux Auberive, paraissait néanmoins plein de considération pour son confrère, car les journaux publiaient son portrait... 100<sup>e</sup> mille... Un livre surprenant... L'humanité à nu, et d'autres bobards du même genre.

En se rengorgeant, il dit aussitôt à la concierge :

— Nous avons maintenant un locataire de choix, Paul Texte, le grand romancier Paul Texte... Soignez-le bien.

M<sup>me</sup> Croche grimaça, grogna quelque chose et s'en retourna à sa loge comme la bête féroce dans l'antre où elle dorlote son venin.

— Un homme de lettres, un romancier, attends-toi que je vais le soigner ! marmonnait-elle, S'il y résiste !

Marie-Ange apprit l'identité du nouveau venu un matin, en partant pour l'étude, par la bouche de cette même M<sup>me</sup> Croche, bien que celle-ci, en général, ne daignât point faire avec elle le plus petit brin de causerie.

— Ah! ah! lui lança-t-elle d'un ton de guerre, lorsque Marie-Ange prit le courrier, il y a ici un type dans le genre de votre paternel, en plus rupin, bien sûr, évidemment, un romancier, Paul Texte, qu'il a dit, le proprio. Un de ces propres à rien qui écrivent des histoires sans queue ni tête, et qui mènent à la perdition.

Marie-Ange s'échappa légèrement. Les ragots de la vilaine femme ne l'intéressaient point. Mais elle sourit en pensant que le riche, le célèbre romancier Paul Texte habitait dans la maison. C'était un de ces écrivains à la mode, connus à force de piston et de publicité adroite, que son père méprisait en les enviant peut-être au fond. Elle avait lu quelques livres de lui et les avait trouvés tous d'une égale platitude, bourrés d'aventures grossières, mais dont le mauvais goût du jour s'était emparé. Evidemment, ils valaient quelque chose, puisqu'ils rapportaient de l'argent à leur malin auteur. C'était toujours ça... Et elle pensait avec mélancolie à cet homme de peu de talent, mais protégé, adroit, et qui, lui, était riche, qui ne

connaissait pas la grande, l'atroce lutte quotidienne contre les soucis qu'apporte la grise pauvreté, ces soucis mesquins, sans noblesse, qui salissent l'existence et ne donnent même pas au caractère la force amère qu'accordent si souvent avec elles les vraies douleurs...

Chez les Auberive, les choses n'allaient pas mieux. Marie-Ange flairait la catastrophe, elle la devinait, là, dans l'ombre, qui guettait, prête à étendre sur elle, sur eux tous, ses ailes d'oiseau de proie, à fouiller leurs cœurs souffrants de son bec cruel... M<sup>me</sup> Auberive, c'était visible, s'éteignait. Chaque jour la révélait plus pâle, plus lasse, déjà un peu en allée. Et l'on ne pouvait rien faire. Rien. Cette certitude épouvantait la petite. Le docteur qui visitait M<sup>me</sup> Auberive la soignait pourtant de son mieux, on lui devait de grosses sommes d'argent qu'il ne réclamait pas ; mais que pouvait-il contre un corps rongé de peine depuis des années, contre des forces atteintes désormais dans leurs ressorts essentiels, contre le cœur souffrant que la malade portait en elle, ce cœur plus brisé encore parce qu'il avait voulu longtemps s'illusionner sur la vérité ?

L'hiver s'écoulait, terne et froid. Au bureau, l'existence de Marie-Ange ne variait guère : des rôles qu'il lui fallait copier d'une écriture

appliquée, le dos courbé, l'âme désolée et pensant à l'être bien-aimé qu'elle voyait mourir ; les tracasseries de M<sup>e</sup> Châtellier, plus tatillon et revêche que jamais ; la sèche indifférence de ses collègues où, seule, la sympathie voilée de Lucien Maulois mettait une petite tache claire, une note rassurante et douce.

Jacques Auberive avait envoyé son roman à un deuxième éditeur. La réponse, cette fois-ci, était arrivée au bout d'une semaine ; évidemment, on n'avait même pas pris la peine de le lire. Cette réponse était d'ailleurs rigoureusement identique à la première... Est-ce que les éditeurs avaient donc un modèle tiré sur leurs presses à cent exemplaires ?

Il était maintenant vide d'enthousiasme, il n'écrivait presque plus. Marie-Ange s'inquiétait de cette apathie et, de son côté aussi, percevait le danger. Lorsque l'espoir abandonne un homme qui n'a vécu que d'espoir, on peut tout craindre, et la petite craignait tout. Que M<sup>me</sup> Auberive vint à mourir, que ferait son père ?...

Auberive, heureusement, ne se rendait pas encore bien compte de l'état de sa femme. Naïvement égoïste, il ramenait tous les soucis à lui, il avait comme le trust familial des chagrins, il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, que sa femme fût plus éprouvée

que lui... Non, il se persuadait qu'il était le seul à souffrir, il se drapait dans cette souffrance comme dans un vêtement qu'il ne voulait pas partager avec ceux qui l'aimaient et que, inconsciemment, il torturait.

L'époque du Goncourt raviva ses aigreurs. Un jeune, d'ailleurs plein de talent, l'obtint. Et ce fut pour Auberive, encore une fois, l'occasion de discourir longuement sur l'injustice de sa vie manquée. En avait-il eu, lui, un prix? En avait-il eu, lui, du succès?... Et des paroles haineuses et lamentables venaient à ses lèvres, frappaient sa femme et sa fille comme des armes dont il ne savait pas le cruel pouvoir de destruction.

Parfois, quelques camarades venaient le voir. C'étaient comme lui des gens qui n'avaient pas réussi, de vieux poètes, tristes cigales mourant d'avoir chanté, des romanciers inconnus, souvent pleins de talent, que la misère broyait et pourtant gardant intact le bel orgueil qui seul leur donnait encore la force de ne pas aller, par les mauvais soirs où ils avaient froid, près de l'eau attirante, porteuse d'oubli, comme le fit, voici des années, le poète Léon Deubel, avec simplement cinq ou six sous en poche... Mon Dieu! si la Seine pouvait dire combien elle recueillit de talents, peut-être serait-on étonné... Mais Deubel lui avait préféré la Marne.

Jacques Auberive sortait de ces causeries, quand elles avaient lieu, légèrement réconforté. La misère des autres crée toujours chez les malheureux, même les meilleurs, une sorte d'inavouable, de honteuse satisfaction : « Je ne suis pas le seul... » Et il y avait plus malheureux qu'Auberive, le vieux poète Daunois, par exemple, qui couchait dans un grenier de Montmartre, sans une seule affection, sans un seul appui, si pauvre que, parfois, il devait se traîner dans un café pour chanter de sa vieille voix quelque chanson démodée que l'on écoutait souvent avec des rires et des quolibets. Savait-on que le cri désespéré d'un vieil homme fier et affamé s'agitait dedans, comme une bête hurlante ?

Noël arriva avec cette sorte de joie innocente qu'il apporte aux plus pauvres. Ce fut une journée de paix pour Marie-Ange ; M<sup>me</sup> Auberive se sentait mieux, Lucien Maulois avait poussé l'audace jusqu'à lui offrir quelques roses de Noël, charmantes en leurs corolles rosées et raides comme des petites tulipes.

On passa la journée près du feu. Il faisait bon, tout sembla une halte bienheureuse loin de la détresse du présent. Jérôme ronronnait doucement sur les genoux de Marie-Ange une chanson intérieure et réconfortante. L'hiver était la saison préférée de Jérôme. Il aimait,

lui, les nuits limpides et glaciales, brillantes d'un gel luisant et pur. Et puis, aujourd'hui, Jérôme avait mangé de la viande, ce qui n'arrivait plus très souvent ; il convenait donc de se réjouir de cette magnifique aubaine.

Pendant ce temps-là, seul dans sa chambre, auprès d'un feu à la même couleur, aux mêmes flammes qui fusaient d'un âtre cendrex et gris, Lucien Maulois rêvait, *M<sup>me</sup>. Fiasco* sur les genoux...

« Savoir comment elle aura passé son jour de Noël ? Elle paraît si triste, ces temps-ci ! Pourquoi cette tristesse, dis, *Fiasco* ? Mon Dieu, mon Dieu ! si je pouvais seulement quelque chose pour elle et lui dire que ce soir je pense à elle avec tant d'amour qu'elle ne peut pas être vraiment triste... »

De son côté, dans son appartement encombré de tant de meubles qu'on eût dit une salle des ventes — objets d'art et d'occasion, — le grand romancier Paul Texte discourait dédaigneusement au sein de quelques amis qu'il avait invités à dîner :

— L'avenir du roman contemporain... Le « super-populisme »...

Ce même soir, il dut, en rechignant, donner cinq billets à son fils André pour payer une dette de jeu et dix autres billets à sa femme, Claire, appelée en famille Toutoune, pour ré-

gler les soins que lui avait philanthropiquement prodigués un institut de beauté, destiné à rendre aux dames « un peu fortes » toute la minceur de leurs jeunes ans ternie par une quarantaine joufflue...

Autant d'hommes, autant de Noël's... La joie humaine n'est pas simple. Les hommes ne le sont pas non plus, hélas !...

## VI

### LES LOCATAIRES DU PREMIER

Car si les Auberive connaissaient, dans leur petit logement, de déchirants tracas, dans son appartement du premier Paul Texte s'embêtait à mourir.

Il s'embêtait, car il était en proie aux affres de la célébrité commerciale. Il avait voulu vendre de la littérature et il avait réussi ; mais la célébrité, lorsqu'elle n'est pas légitimée par le talent, est une chose à la fois heureuse, à cause de l'argent qu'elle procure, et redoutable, car l'auteur, sacré génie par la réclame, alors qu'il en est totalement dépourvu, n'est pas sans

courir quelque danger. Harcelé par son éditeur qui l'exploitait comme un produit à bon rendement, Paul Texte, qui n'avait à la vérité plus rien à dire ni à écrire, sinon « J'en ai assez », Paul Texte, donc, se trouvait dans le cas anxieux d'un écrivain qui doit continuer à produire sans inspiration aucune. Il écrivait par force, si l'on peut dire, et cela n'allait pas sans le fatiguer et sans rendre souvent son humeur détestable. Et puis, cet homme chéri de la richesse avait des soucis domestiques. Sa femme, la rondelette, la très élégante, la très frivole Claire Texte, Toutoune dans l'intimité, dépensait avec une folle prodigalité. Avec elle, il eût fallu des millions, et, tout de même, bien que sa situation fût brillante, Paul Texte n'était pas millionnaire.

Quoiqu'il eût choisi une profession en somme assez bohème, Paul Texte était demeuré affreusement bourgeois d'esprit, de cœur, de caractère. Il eût aimé une femme tenant elle-même son intérieur, une femme simple, économe, qui eût été un peu vieux jeu. Or, Toutoune était une fantaisiste échevelée, esclave inconsciente des domestiques qui la roulaient avec une joyeuse facilité qu'elle ne percevait nullement. Incapable d'établir un budget, coquette et charmante dans sa puérité, elle lassait son mari qui désespérait d'en faire jamais une créature

raisonnable. Mais, comme il l'avait épousée naguère pour ce qu'elle « représentait » de billets de banque, de quoi se serait-il plaint ?

Leur fils unique, André, était un jeune snob de vingt-trois ans qui cherchait sa voie, c'est-à-dire qu'il la trouvait jusqu'à nouvel ordre dans une nonchalance aimable, grâce à laquelle il dépensait avec autorité et sans l'ombre d'un scrupule la « galette » gagnée par son papa. Il s'entendait très bien avec sa mère qu'il traitait en sœur aînée et appelait Toutoune dans le monde, ce qui la rajeunissait. Tous les deux sortaient en effet beaucoup ensemble. On laissait le grincheux auteur à succès libre de rester maussadement au logis ; l'essentiel était qu'il continuât de produire et de gagner « gros », car il en faut une grande quantité pour mener une belle existence.

André profitait joyeusement de ce qui lui restait de vie — de vie de garçon, entendons-nous — à vivre, car, hélas ! dans quelques mois il devait se marier. Ce n'était pas que lui-même le désirât le moins du monde, mais c'était un bon mariage, une union obligatoire, arrangée par deux familles : il allait donc épouser Nicole Lunois, la fille de l'éditeur de son père. Elle était effroyablement moche, mais il n'y avait qu'à s'incliner : question d'argent, c'était

sacré... Quels pactes secrets liaient ainsi Paul Texte à son éditeur? On ne l'avait jamais su au juste. En vérité, il était question entre eux de contrats, de publicité, et surtout de dettes; c'était compliqué et mystérieux. Le résultat de ce mystère était que le mariage des jeunes gens *devait* avoir lieu au mois d'avril prochain, la situation de Paul Texte l'exigeait et par contre-coup celle d'André aussi, puisqu'il n'avait, en fait d'argent, que celui que gagnait son père par l'intermédiaire de la firme Lunois.

André éprouvait pour sa fiancée une répulsion polie, totale, mais prudente. Puisqu'il le fallait, il lui faisait une cour qui n'avait pas besoin de se forcer pour s'en tenir aux limites de la plus extrême discrétion. Nicole, naïvement abusée, s'extasiait intérieurement sur la délicatesse de son fiancé qu'elle aimait et admirait avec une bêtise éperdue. André était aussi beau garçon qu'elle était laide, ça rétablirait l'équilibre esthétique. D'ailleurs, il y avait à la situation d'André une légère compensation. — N'y en a-t-il pas en toute chose? — S'il n'était pas content quand il arrivait chez sa fiancée, il était ravi quand il en partait, c'était toujours ça. Et puis, grâce à Nicole, il tenait « le vieux », c'est-à-dire son père . . .

— Heh! papa, il me faut trois mille balles. Donne-les-moi donc!

Paul Texte hurlait des phrases où il était question d'irrespect filial, de ruine, de paille, et refusait froidement. Alors l'argument décisif revenait avec une grande douceur sur les lèvres d'André :

— Bon, ça colle, je romprai mon mariage. Pour ce que j'y tiens, à ce laideron de Nicole, oh ! là ! là !

Furieux, mais vaincu, Paul Texte ouvrait son portefeuille...

\* \* \*

A vrai dire, André Texte n'avait jamais aimé, semblable en cela à beaucoup de jeunes gens très modernes pour lesquels l'amour est une chose peu intéressante, une chose d'ancêtres. Pourtant, sans doute parce qu'il était maintenant un jeune vieillard de vingt-trois ans, et que cet âge, à notre époque, est fort respectable, il se sentait depuis quelque temps en proie à des rêveries passablement démodées et qui l'étonnaient par leur troublante persistance. Il se découvrait un cœur mélancolique, avide de quelque chose de chaud qui lui manquait : une tendresse féminine. Il ne pouvait faire entrer en ligne de compte celle que sa fiancée avait pour lui... Nous négligeons toujours un sentiment, même sincère, s'il ne sait pas éveiller d'écho en nous, et Dieu sait que l'affection de

la pauvre Nicole, cette affection au fond si pitoyable, si touchante, n'éveillait rien en son âme, sinon l'envie très nette d'aller plus loin, il ne savait où, dans ce pays merveilleusement vague, sans cesse différent, qui s'appelle « ailleurs »...

Dans les milieux littéraires ou artistiques qu'il fréquentait, il ne voyait en général que peu de femmes capables de lui plaire. C'étaient pour la plupart de jeunes ou vieilles pimbêches jouant aux femmes d'esprit, des femmes de lettres imbues d'elles-mêmes, cherchant leurs sujets de romans dans leurs chagrins d'amour, de somptueuses étrangères avides d'aventures ou d'autographes, sans oublier quelques étudiantes à la science aussi intimidante qu'agaçante à ses yeux.

Dans ce monde éblouissant, Toutoune, sa mère, brillait d'un vif éclat ; elle plaisait par son exubérance demeurée enfantine et parce que son mari était un romancier à la mode : succès 100 o/o. Elle retenait par quelque chose de très rare et de très personnel : une réelle bonté. Dans la vie de chaque jour, dans notre pauvre vie moderne qui tend à devenir de plus en plus quotidienne, elle avait totalement, exquisement oublié d'être méchante ; ça n'était pas si mal, surtout pour une femme, qui ne commet en général pas cet oubli-là.

Elle adorait son fils pour qui elle était d'une lamentable faiblesse ; elle l'avait déplorablement élevé, ou plutôt c'était lui qui avait élevé sa mère, à sa manière moderne, suivant ses idées. Il avait réussi à en faire pour lui une maman charmante, toujours prompte à l'excuser aux yeux paternels, prête à prendre son parti avec héroïsme contre tout et tous, quelles que fussent ses sottises et les circonstances. Il l'en récompensait en lui faisant des compliments sur sa persistante jeunesse, en l'aidant à choisir ses chapeaux, en la traitant d'incomprise par son père, bien indigne, n'était-il pas vrai, de posséder un trésor, un bijou de femme comme elle. Flattée, Toutoune ne pouvait qu'approuver modestement cette opinion qui répondait si parfaitement à ce qu'elle pensait d'elle-même. Et puis, quelle femme ne serait toujours flattée d'être traitée d'incomprise ?

Personnellement, elle était navrée que son fils dût épouser Nicole Lunois. Mais elle n'avait pas été la plus forte et avait vu, désarmée, les fiançailles s'accomplir de par la double et souveraine volonté de Paul Texte et de Lunois. Elle se vengeait de son impuissance à délivrer son fils de ce laideron en se préparant une âme de belle-mère choisie. Par ses soins, Nicole était criblée de conseils, d'allusions perfides. C'était,

en vérité, la première fois que Touïoune n'était pas tout à fait bonne.

\* \* \*

La catastrophe, le coup de foudre, enfin l'événement décisif se produisit dans le cœur d'André Texte le mardi 15 janvier 1931, exactement à midi vingt-deux. Il rentra dans la maison de la rue Cardinet avec l'Amour qui le devança pour s'engager dans l'escalier.

Voilà, tout simplement, l'Amour, et comme cela, tout d'un coup, bouleversant, cent fois plus beau qu'il ne l'avait jamais imaginé dans ses rêveries les plus merveilleuses, les plus tendres.

Il était à la fois ébloui et effrayé, pareil à quelqu'un prêt à tomber dans un délicieux abîme, et portait désormais en lui le lumineux tourment, la certitude enchantée de savoir qu'enfin le dieu tendre et cruel était venu...

Par une délicate attention du hasard, l'Amour habitait dans la même maison que lui ; l'Amour était blond, avait des yeux on ne pouvait plus beaux, un bleu étonnant, un bleu fou ; l'Amour possédait un rond et candide visage ; Il portait une robe sombre et sans grâce, mais que toute sa grâce à Lui métamorphosait. Et Il

avait encore une démarche dansante, une démarche légère d'oiseau hâtif...

André aborda la concierge, la redoutable, la puissante M<sup>me</sup> Croche, plein d'une audace timide :

— Comment... Comment s'appelle la jeune fille, cette jeune fille qui vient de monter?

Il lui fut répondu, sans aucune espèce d'amabilité et d'un ton qui coupait court résolument à toute demande de renseignements complémentaires, que la jeune fille, l'oiseau dansant, enfin l'Amour, s'appelait Marié-Ange Auberville.

Il n'en sut pas plus long ce jour-là.

Mais c'était déjà bien beau, vous savez...

## VII

### AMOUR...

— *Jérôme*, écoute, je voudrais savoir le nom de ce jeune homme qui me suit depuis cinq jours... Il habite dans la maison, je le crois ; mais à quel étage ? C'est exaspérant, *Jérôme* ! C'est odieux, c'est abominable, c'est tout ce

que tu voudras, mon petit *Jérôme* ! Oh ! ce n'est pas qu'il ait une figure désagréable, évidemment ! (Depuis cinq jours qu'il est sur mes talons, tu penses bien que j'ai fini, sans en avoir l'air, par examiner son visage...) Il ne ressemble à aucun visage que j'ai connu. Tu veux savoir comment il est, peut-être ? Eh bien ! il est grand, il a les cheveux très noirs et des yeux verts un peu comme les tiens, avec quelque chose de câlin et de fourbe, et des gestes élégants, enveloppants comme des caresses à peine esquissées. Il est sûrement riche, ça se voit, ça se sent. Lui n'est certainement pas de la gouttière comme nous, mais je t'assure qu'il a l'air très gentil quand même. Tu dois sans doute t'étonner que je m'occupe ainsi de cet étranger ? Au fait, tu as joliment raison, *Jérôme*. Pourquoi y fais-je attention de la sorte ? Je n'en sais rien, absolument rien moi-même. Peux-tu me le dire ? Ah ! voilà, tu le sais peut-être bien, mais tu préfères, je le vois, garder ton secret ; tu aimes mieux, mystérieusement, fermer à demi tes paupières comme lorsque tu veux avoir l'air d'un petit dieu avare et secret... Bon, bon, *Jérôme*, je n'insiste pas.

« ... Pourtant, ce n'est pas la première fois qu'un jeune homme me remarque, tu sais, *Jérôme* ; je puis te le dire, à toi, je suis certaine que tu seras discret... Mais, jusqu'à présent,

si tu savais combien tous ceux qui m'ont murmuré un compliment au passage, comme on jette une fleur indiscreète, si tu savais combien tous ceux-là m'ont agacée, combien j'ai peu pensé à eux après avoir entrevu leurs visages brefs qui n'ont éveillé en moi que le désir de leur envoyer une gifle ! Or, c'est un fait, je n'ai pas envie de gifler le jeune homme qui habite dans la maison et qui me regarde si tendrement avec un air d'enfant malheureux... Pourquoi, mais pourquoi ? Peut-être est-ce parce que j'ai un peu besoin de tendresse ? Vois-tu, la maison n'est pas bien gaie, et j'ai vingt ans ! Tu entends, *Jérôme*, vingt ans ? Pour un chat, c'est l'extrême vieillesse ; mais, pour une jeune fille, c'est un temps d'aurore, et la pluie vient si vite gâter tout cela ! Il faudrait bien tout de même que je me décide à aimer. C'est ridicule pour une jeune fille de mon âge de n'avoir encore jamais aimé. Ce doit être si bon, pourtant ! Quelque chose de chaud, d'irremplaçable...

« Le jeune homme sans nom m'aimerait-il ? Ce serait fou, voyons, et pourtant... Au fait, le coup de foudre, ce fameux coup de foudre dont parlent les romanciers quand ils n'ont plus rien à dire, quand ils ne savent plus qu'inventer, si pourtant c'était vrai, si cela existait, si cela avait été créé par la Providence pour rapprocher avec une merveilleuse brusquerie

deux êtres faits pour se trouver et se chérir, si cela était réel, fait pour transformer parfois la vie désolée des pauvres petites filles de la gouttière en un conte où il y aurait encore des fées, du rêve et des histoires qui finiraient bien ?

« S'il m'aimait...

« Oui, je sais, je sais, il ne serait pas le seul, car je crois bien que Lucien Maulois m'aime aussi. C'est un brave garçon, Lucien Maulois ; mais il y a une chose bien certaine : c'est que jamais je n'ai pensé à lui comme je pense à ce jeune homme qui me suit depuis cinq jours et me regarde... Ah ! Jérôme, si tu savais de quelle douce façon !

« Jérôme, toi aussi tu me regardes, mais c'est d'un air joliment ironique. Te ficherais-tu de moi, par hasard ? Tu bâilles comme si tu voulais me dire malhonnêtement qu'il est tard, que je ferais beaucoup mieux d'aller me coucher, de te laisser dormir et de ne plus songer à ces petits jeunes gens qui lorgnent les demoiselles et leur emboîtent le pas dans les escaliers, domaine sacré réservé aux locataires du sixième, ces parias que nous sommes.

« Tu as raison, sans doute, Jérôme. Bon, bon, je n'insiste pas. C'est vrai, d'ailleurs, qu'il est tard et que demain, à six heures, mon réveille-matin sonnera comme une petite cigale exacte, énervante, avec des crissements aigre-

lets qui me feront sauter hors du lit, pleine de la crainte de retrouver le froid, la rue sale, les gronderies de M<sup>o</sup> Châtellier, toute la vie des hommes...

« Bonsoir, *Jérôme* ; rêve à de belles choses, rêve à la lune, à des biftecks saignants, à du lait crémeux, à des chats que tu connais. Moi, je vais rêver à... Bonsoir, *Jérôme* ; ronronne si cela te fait plaisir, le petit bruit de rouet que fait ton ronron fait songer au doux temps d'autrefois où l'on filait de la laine, où l'on croyait encore à des tas de merveilles démodées aujourd'hui : à l'amour, aux cœurs tendres et fidèles, aux beaux tourments inconsolés, aux serments romanesques faits le soir, au pied d'une tour, par un prince amoureux d'une dame captive et guettant le retour de l'oiseau bleu percé de flèches...

« Savoir s'il me parlera, *Jérôme*, savoir... »

\*  
\*  
\*

Il lui parla.

Comment lui parla-t-il ? avec quels mots ? A quoi bon le savoir ? Les phrases du début de l'amour sont toujours les mêmes. Il aura sans doute suffi d'une averse : « Mademoiselle, je crois que nous habitons la même maison ; voulez-vous que je vous abrite sous mon para-

pluie? » Ou encore d'un soleil d'hiver surprenant, à la clarté rassurante : « Quel joli temps, n'est-ce pas, Mademoiselle? » Des regards qui se sont déjà parlé ne font guère attention aux humbles, aux vieux mots ridicules, usés, vieux comme le monde et que disent les lèvres de ceux que les flammes sans voix des yeux ont déjà mystérieusement unis...

Lorsqu'elle a entendu le son de sa voix, une voix souple, presque basse, mais gardant en elle toute la magie d'un chant, Marie-Ange n'a pas fui. Elle a rougi, tout d'un coup, comme une rose blanche coloriée soudain par une fée printanière, son cœur a frappé sa poitrine avec une puissance étrange, presque douloureuse à force de douceur, et elle a écouté, elle a même — Dieu me pardonne! — répondu.

Lorsqu'il lui a dit : « Je suis votre voisin du premier, André Texte, le fils du romancier Paul Texte », elle a répondu qu'elle-même était Marie-Ange Auberive, mais elle n'a pas ajouté : « la fille du romancier Jacques Auberive »... Qui donc, parmi la jeunesse littéraire, connaît Jacques Auberive?

\*  
\* \*

Ils marchent ensemble jusqu'à la place Peire. Elle baisse les yeux sur un monde de rêves brusquement découverts ; il la regarde peu, il lui

semble la porter en lui, avoir trop gravé en lui son rond petit visage, au sourire frais, pour qu'il lui soit indispensable, en cet instant, de la regarder en face... Étrange, merveilleuse, ah ! divine timidité du commencement d'un amour, qui remplacera plus tard votre naïveté adorable, et votre trouble, et votre gêne, et qui se consolera tout à fait, lorsque vous aurez fui, d'avoir perdu votre grâce incomparable, mais si brève !

Il fait un temps gris que Marie-Ange ne voit pas. Il est très tôt, pas même neuf heures. Jamais le paresseux André n'est sorti d'aussi bonne heure dans les rues de Paris, sauf certains matins, après des nuits de fête... C'est lundi, le jour habituellement détesté de la petite, mal guérie d'avoir perdu son dimanche trop tôt passé. Mais un infini de joie est en elle ; les travailleurs maussades, la grise pauvreté des rues à peine réveillées ont disparu, il n'y a plus, sur un chemin nouveau, où un oiseau féérique lance une note mystérieuse, limpide, ailée comme le cri d'un dieu, il n'y a plus qu'un bonheur qui vient de naître.

C'est la première fois que l'oiseau chante pour elle avec ce cri magnifique. Est-ce donc l'amour ? Est-ce donc lui, lui qu'elle a tant attendu, tant espéré et qui se traduit par ce trouble qui la

capte radieusement, cette langueur qui flotte autour d'elle et en elle, l'isolant du monde des autres, et cette jeune force qui la soulève, qui l'emporte sur ses ailes de feu?

Voici la place Pereire... Neuf coups tintent à la grosse voix d'une horloge ennuyeuse qui est là pour rappeler à Marie-Ange que c'est lundi, qu'il y a le travail, les rôles à copier, et ce brouillamini dont elle ne sortira jamais si Lucien Maulois ne lui vient pas en aide au sujet de la succession Bonnet-fils-frères, ces clients posthumes qu'elle ressusciterait si volontiers, avec le double plaisir de les ramener à la vie et de ne plus avoir à s'occuper de leur héritage.

Neuf heures. Elle sursaute, comme affolée. Il est neuf heures, voilà, c'est une épouvantable catastrophe. Elle va être de dix minutes en retard pour arriver à l'étude. Ce sera la première fois. Et que va dire M<sup>e</sup> Châtellier? Seigneur, que va-t-il dire?

Précipitamment, elle quitte son compagnon qui, un instant, retient dans sa main, si élégamment gantée d'un cuir roux, la petite main tremblante et nue qu'elle lui tend, qu'elle lui offre ainsi qu'elle offrirait le début d'elle-même, de sa jeune vie. Elle entend, dans une vague confusion, qu'il lui dit :

— Je viendrai vous chercher ce soir ; je se-

rai là, ici... Ayez confiance, oh ! je vous en prie, ayez confiance en moi ! Vous êtes comme un petit oiseau qui a peur ; c'est cela, oui, comme un petit oiseau. Ou encore une fée...

Marie-Ange fleurit ses lèvres d'un sourire hâtif et suave. Bientôt, elle disparaît dans le couloir de l'étude où elle s'engouffre, où elle arrive, effectivement, en retard, où elle subit le terrible regard de M<sup>e</sup> Châtelier qui fixe la pendule, comme s'il voulait la croquer, elle, Marie-Ange, toute crue, en bougonnant quelque chose de senti sur l'inexactitude de certaine employée qui, si elle tient à sa place, ferait bien de ne pas renouveler un acte semblable... Elle perçoit aussi un autre regard, un regard étonné cette fois, douloureux, celui de Lucien Maulois. Il se demande, lui, Lucien, pourquoi Marie-Ange, tellement exacte à l'ordinaire, est arrivée après l'heure ? Et il a tout à coup la révélation de quelque chose de changé en elle, d'une sorte de bonheur confus, mais très net, qui se lit en elle, qui l'imprègne, imprécis et réel... Et, soudain, il ne sait pourquoi — peut-être parce qu'un cœur qui aime vraiment aura toujours l'intuition, l'annonciation de la souffrance qui va lui venir par ce qu'il chérit, — il a peur, il a peur...

Lui devine, sur le chemin où chante l'oiseau

bleu des tendresses humaines, la mauvaise fée qui le guette de son ombre hostile et puissante...

Et, ce matin-là, pour lui, le cri de l'oiseau divin a la tristesse d'un adieu, d'un renoncement...

## VIII

## SECRET

Marie-Ange ne parla pas chez elle de ce qui était advenu dans sa vie... Un secret, un délicieux et éblouissant secret existait désormais entre elle et André Texte. Sans doute, si M<sup>me</sup> Auberive eût été bien portante, l'en eût-elle entretenue, peut-être même aurait-elle éprouvé à cet aveu l'indéfinissable félicité que ressentira toujours un cœur, aimant pour la première fois, à parler de celui ou de celle par qui sa vie secrète vient d'être magiquement réveillée? Pour une femme, pour une jeune fille surtout, il est dur de ne pas pouvoir raconter son bonheur, de ne pas trouver une autre âme féminine à qui dire, dans une confusion ravissante : « Il m'aime... » Mais M<sup>me</sup> Auberive était trop malade pour que Marie-Ange pût la tourmenter par un tel aveu. Elle savait trop combien sa mère se fût tracassée et que son suprême argument eût été :

— Mon Dieu, ma petite fille, que va dire ton père !

Or, Marie-Ange ne voulait pas prendre son père comme confident, pas encore, du moins. Il n'y avait que peu d'intimité entre Jacques et sa fille, ce qui ne les empêchait pas de s'aimer tendrement. Jacques ne s'apercevait pas qu'il gelait les élans que sa fille eût aimé avoir envers lui, et il était aux yeux de la petite trop supérieur pour qu'elle lui confiât ses rêves naïfs. Elle s'enferma donc dans la prison enchantée du silence et la douce solitude du secret.

Il y avait encore à son silence une autre puissante raison : André était le fils de Paul Texte, un romancier qui avait réussi ; elle craignait extrêmement que ce simple fait n'indisposât son père, qu'à cause de cela même il ne prît pas André au sérieux. Il ne verrait sans doute, dans sa partialité jalouse, qu'un simple flirt, là où Marie-Ange voyait un grand amour. Car, pour elle, cela ne faisait aucun doute : André l'épouserait dès qu'ils se connaîtraient mieux. Pour une jeune fille telle que Marie-Ange, grandie presque hors du monde moderne, amour ne pouvait signifier que mariage, et André l'aimait.

A la pensée de devenir sa femme, un infini de joie émerveillée bouleversait la petite. Elle

sentait le bonheur devenir proche, elle lui ouvrait des bras confiants, comme captée par son appel distinct.

Marie-Ange et André prirent bientôt l'habitude de se retrouver le soir, place Pereire, à la sortie de l'étude. Il faisait nuit, ils marchaient tous les deux un moment dans les rues pluvieuses et sales ; des gens hâtifs, éreintés, quittaient leur travail, avides de retrouver une maison chaude, une tendresse, une voix chère... Parfois Marie-Ange et André pénétraient dans un café et, sur une banquette banale, se tenant les mains, échangeaient les mots, les vieux et féériques mots d'amour qui lièrent les cœurs de tous les hommes qui crurent en eux. Elle s'étonnait elle-même qu'André l'eût conquise si vite... Elle, si sage jusqu'alors, avait un amoureux, quelqu'un qui l'attendait chaque soir à la sortie de l'étude, quelqu'un de qui elle prenait le bras. Tout s'arrêtait là. André avait vite deviné son honnêteté, mais, tout de même, espérait autre chose... Il l'aimait sincèrement pourtant, comme un enfant gâté qu'il était, habitué à ce que l'on pliât devant lui. Bien entendu, lui non plus n'avait pas parlé de Marie-Ange chez lui... A la maison, hélas ! il devait avoir une fiancée aussi laide qu'officielle, cette pauvre Nicole Lunois que, dans moins de deux mois, il devrait épouser. A

cette pensée, à cette perspective qui se rapprochait de lui tel un but exécré, une sorte de vertige le saisissait. Parfois, certes, lorsqu'il avait auprès de lui Marie-Ange, tellement neuve et confiante, une autre pensée rôdait en lui et s'exprimait :

« Pourquoi n'épouses-tu pas celle-là, puisque tu l'aimes, ou que tu crois l'aimer?... Ne peux-tu te libérer de l'argent de ton père? Ne peux-tu en gagner à ton tour, travailler?... »

Tout en lui se révoltait alors à cette conclusion. Plus que tout, le faible, l'insouciant André aimait le luxe...

Et puis, il se jugeait équitablement, avec une netteté peu flatteuse pour lui, mais qui avait du moins le mérite d'être franche, bien que légèrement cynique : il était incapable d'un travail, d'un effort continu. En proie à la pauvreté, la fille d'Auberive le laisserait vite... Non, non, mieux valait épouser Nicole, la riche Nicole, puisque la sagesse le lui commandait. Mais était-ce une raison pour renoncer à cette exquise Marie-Ange? Ne pouvait-elle demeurer pour lui l'Amour, celui qui est assez fort pour ne s'embarrasser ni des lois ni des contraintes?...

Il ne percevait pas sa lâcheté, il ne savait pas qu'en son cœur, infiniment simple et pur, la petite voyait en lui un fiancé. Jus-

qu'alors, il ne lui avait rien dit de trop hardi, de trop pressant, car il craignait de l'effaroucher.

Et pourtant, et pourtant, il l'aimait, il l'aimait avec une fougue, une tendresse charmantes ; mais il l'aimait comme un jeune homme moderne, qui met comme conditions essentielles de vie et d'affection, l'argent et le luxe. Il n'avait qu'une excuse : c'est qu'il percevait peu clairement le mal qu'il pouvait causer.

A la maison, Marie-Ange arrivait maintenant chaque soir un peu en retard. Les Auberive s'en étonnèrent. Elle connut alors une première blessure : elle dut mentir ; son amour, dès ce jour, dès ce mensonge, cessa d'être complètement pur. Elle prétextait des heures supplémentaires, non payées par cet avare de M<sup>e</sup> Châtellier. Le fait s'étant déjà présenté l'hiver précédent, on la crut sans aucune espèce de difficulté. D'ailleurs, on avait tellement confiance en elle, on la savait tellement sérieuse, tellement correcte...

M<sup>me</sup> Auberive était maintenant semblable à une petite ombre douloureuse, falote, de plus en plus indistincte... Marie-Ange, rendue inconsciemment égoïste par l'amour, cet amour qu'elle portait en elle comme une barrière l'isolant de son passé, s'occupait moins de sa mère.

Elle voulait la voir mieux portante, elle se persuadait qu'elle l'était, qu'elle allait guérir. Elle était trop riche de sa joie neuve pour ne pas embellir ce qui l'entourait. A son père également, son père mélancolique, presque inquiétant à force d'aigreur, elle trouvait de bonne foi une mine meilleure, plus paisible. Elle ne se rendait compte de rien. La catastrophe devait la trouver complètement désarmée, ne s'attendant plus au malheur qu'elle avait cessé de craindre.

Le fait que l'immeuble possédait à présent comme locataire un romancier connu indisposait plus encore Jacques Auberive. Mesquinement, haineusement, il guettait, derrière les carreaux de ses mansardes, les sorties de ce rival comblé par le sort ; il enviait sa belle auto, son air cossu, élégamment ennuyé, sa silhouette bedonnante, comme gonflée par les billets qu'il gagnait...

La petite, elle, s'occupait peu de Paul Texte qu'elle avait seulement aperçu deux ou trois fois. Décidément, résolument optimiste, elle lui avait trouvé l'air charmant.

« Certainement, pensait-elle, il dira « oui » quand André le mettra au courant de son désir de m'épouser. Ah ! que ce sera délicieux, et que nous serons heureux tous !... »

M<sup>me</sup> Texte, qu'elle avait croisée à différentes

reprises dans l'escalier, lui semblait, de son côté, pétrie de grâce, de souriante bonté, ce en quoi elle ne se trompait pas. A vrai dire, elle l'aimait déjà, cette dame, qui serait un jour sa deuxième maman.

Février passa ; mars le suivit, maussade et gelé : il y avait deux mois que durait le roman de Marie-Ange. Elle s'étonna alors — mais comme son étonnement était encore vague, imprécis, éloigné de la méfiance ! — qu'André ne lui exprimât pas son intention qu'elle devînt sa femme dans un avenir plus ou moins proche. Sans doute voulait-il faire durer un peu plus le charme incomparable et mystérieux de leur union, avant de mettre les autres, les redoutables autres au courant ?

Du moins, telle fut la raison que Marie-Ange accepta et grâce à laquelle elle cessa de se tourmenter, pour ne plus songer qu'au délicieux présent.

André était de plus en plus exquis avec elle. Chaque soir les voyait réunis dans le petit café de la rue Philibert-Delorme, où ils avaient coutume de passer les moments trop brefs, dans leur hâte enchantée, que la petite pouvait soustraire aux obligations familiales. Ce petit café devint bientôt pour elle une halte magique, un havre de bonheur rapide et souriant. Ils connurent les deux garçons qui riaient

à leur allégresse et qui leur apportaient d'eux-mêmes, sans qu'il fût besoin de le leur commander, l'apéritif préféré de Marie-Ange ; ils connurent les clients de la maison, depuis les habituels joueurs de belote jusqu'aux êtres indistincts, sans maison, qui venaient brièvement, transis de froid et de solitude, demander « un noir bien chaud », et disparaissaient dans la nuit comme des ombres, êtres de nuit eux-mêmes, cette nuit humaine et sans joie, à laquelle, définitivement, quelque passé douloureusement aventureux les avait voués. Ils assistèrent, pleins d'une sympathie bienveillante, à d'autres rendez-vous que les leurs... Ils virent une petite midinette blonde quitter un jour le café, ayant dans les yeux un infini de passion heureuse, au bras d'un grand jeune homme aux regards francs et gais. Virent-ils aussi, un soir, cette femme en deuil, assise avec un homme au visage dur, près d'une table voisine, supplier en vain, portant en elle tout le désespoir d'une bête blessée à mort ? Celle-là partit seule, avec une pauvre figure enlaidie par les larmes, un teint luisant où la poudre de riz, enlevée par plaques, faisait des marques, comme une maladie, et des épaules lasses, et quelque chose de définitivement brisé en elle, quelque chose qui criait au secours. Vain, déchirant appel que nul n'entendit.

Perdus dans leur propre contemplation, ni Marie-Ange ni André ne firent grande attention à elle. Savaient-ils que cette femme devait se tuer le même soir, dans une chambre solitaire, « pour des raisons intimes », ces raisons que seul devait comprendre un homme au dur visage, inflexible, qui l'avait aimée et ne l'aimait plus, humble drame trop quotidien, si banal, si tragique, pourtant, et plus cruel dans sa simplicité que la mort elle-même de l'abandonnée?

Lucien Maufois remarqua vite que Marie-Ange, lorsqu'elle sortait de l'étude, était attendue par un jeune homme de mise élégante, et dont il détesta immédiatement la présence et l'élégance. Il n'adressa à la petite aucune remarque. De quel droit l'eût-il fait? L'amour ne nous donne un droit sur autrui que lorsque autrui y répond. Il cessa presque complètement de lui parler, elle lui semblait ternie, salie. Et il l'aimait comme un fou, comme un désespéré. Elle ne remarqua rien, ni sa pâleur, ni sa mauvaise humeur, ni cet air de souffrance qu'il traîna dès lors avec lui. Elle était trop heureuse pour distinguer le malheur, quel qu'il fût.

Elle commença seulement à le retrouver, ce malheur des hommes qu'elle avait voulu fuir, une après-midi, vers cinq heures, quand on vit

à l'étude arriver en courant Jacques Auberive, égaré, ivre d'une angoisse déchirante :

— Marie-Ange, viens vite, ta maman...

## IX

## LES HEURES NOIRES

M<sup>me</sup> Auberive vécut encore deux jours, deux atroces jours pendant lesquels son mari et sa fille la surent perdue et, d'heure en heure, guettèrent sur son visage bien-aimé la mort prochaine... M<sup>me</sup> Auberive ne souffrait pas, elle s'en allait doucement, discrètement, comme elle avait vécu. Elle ne savait pas qu'elle allait mourir. Dieu lui donna, pendant ces deux journées qui furent les dernières de sa vie triste, une sorte de vague engourdissement physique ; mais, jusqu'au bout, elle ne cessa pourtant pas de se tracasser :

— Y a-t-il du bois encore ? Le veston de ton père... Il faudrait à tout prix pouvoir le remplacer... Et il n'a plus de papier de copie...

Marie-Ange s'efforçait de la rassurer, ainsi

qu'on rassure un petit enfant peureux. Depuis l'heure où Jacques Auberive était venu la chercher, affolé, à l'étude de Châtellier : « Marie-Ange, ta maman... », elle croyait vivre dans une espèce de rêve gris et affreux. A son arrivée au logis, elle avait trouvé sa mère en proie à une syncope, et depuis on savait que c'était la fin. Or, cela, jamais, jamais la petite ne l'eût cru possible. Sa maman, voyons, sa maman, oh ! non, non, pas cette atroce chose ! Pour la première fois, elle avait la révélation du lien irremplaçable qui unit une mère et son enfant, elle évoquait tout ce que cette maman, prête à disparaître, avait souffert pour elle, les années si lourdes de pauvreté pendant lesquelles son amour n'avait pas faibli un seul instant, avait gardé avec une si pure tendresse, si héroïque aussi, ses jours, ses sommeils de petite fille... Ah ! quel amour humain te vaudra jamais, amour maternel, et qui guérira jamais de ne plus t'avoir, de ne plus sentir ta chaleur, ton quotidien et sublime renoncement ? « Je n'ai plus de mère. » Au fond, il n'y a que cette petite phrase en qui se résume le plus grand tourment qui puisse frapper un cœur...

Prise par son amour pour André, combien Marie-Ange avait inconsciemment négligé la malade ces temps derniers ! Elle se le reprochait à présent, se torturait à évoquer tout ce qu'elle

aurait pu faire pour elle et qu'elle n'avait pas fait. Et, cependant, par une contradiction égoïste et bien humaine, elle songeait passionnément à André... Qu'allait-il penser? Deux soirs déjà qu'elle n'était pas à leur rendez-vous... Que dirait-il? Que croirait-il? Cette incertitude bouleversait la petite. Auprès du lit de sa mère, elle sentait mieux qu'elle ne l'avait jamais senti ce que le jeune homme était pour elle et la place qu'il avait si vite prise en sa vie. Plus que jamais, mieux que jamais, elle avait besoin d'être chérie ; et qui donc pourrait mieux la chérir que lui, lui près de qui elle irait pleurer, enfant blessée, lorsque M<sup>me</sup> Auberive ne serait plus?

Elle ne put pas supporter la pensée que le jeune homme s'inquiétât en ne la voyant pas venir à lui comme chaque soir. Alors, hâtivement, elle griffonna une pauvre petite lettre, angoissée, navrante, quelques mots au crayon où elle lui disait l'état de sa mère, son désespoir et le besoin qu'elle avait de lui... Puis, rapidement, ombre légère, silencieuse, elle descendit, le cœur battant, glisser sa lettre soigneusement cachetée sous la porte de l'appartement des Texte et remonta dans les mansardes tristes des petites filles de la gouttière...

Pas une minute elle ne douta qu'il pût ne

pas venir, ne pas monter auprès d'elle, ne pas lui dire :

« Mon amour, ma petite fille, vous souffrez, vous avez mal ; mais je suis là, et je serai toujours là désormais. »

Alors, fiévreuse, dans la chambre de sa mère mourante, cette chambre où flottait l'atroce, la redoutable odeur du dernier et prochain voyage d'où les mamans ne reviennent plus, elle attendit la venue de celui qui, seul, pouvait lui rendre un peu de douceur.

Toute la deuxième journée passa : il ne vint pas.

Vers la tombée de la nuit, Jacques Auberive, exténué par les heures passées à veiller la malade, alla s'étendre sur une chaise longue. Marie-Ange resta seule avec sa mère, rongée de souci. M<sup>me</sup> Auberive était agitée, elle parlait d'une pauvre voix saccadée, très vite, comme si elle eût deviné combien le temps lui était mesuré pour finir ses phrases de tracas... Le bois... Y avait-il du bois? Et la petite, avait-elle mangé? Restait-il un peu d'argent? Marie-Ange la calmait de son mieux. Elle eut même le déchirant courage de sourire, d'un beau sourire réconfortant et pur, à cette femme inquiète qui mourait...

Vers minuit, M<sup>me</sup> Auberive était apaisée, elle avait même dormi. Ce fut alors qu'elle se ré-

veilla, qu'elle tenta de s'asseoir sur son lit, tandis que la petite accourait :

— Marie-Ange, je voudrais,... je voudrais te dire...

Elle hésita et murmura très vite :

— Crois-tu qu'il avait du talent?

Pour la première fois de son existence, Antoinette Auberive avait osé douter du talent de son mari. Ce fut la dernière. Elle mourut une heure après, sans heurt, presque comme on s'endort, et elle mourut peut-être bien d'avoir douté...

Marie-Ange s'abattit au pied du lit, vaincue, à bout de forces... C'était fini, elle n'avait plus de maman ! Plus jamais la chère voix maternelle ne lui dirait, comme seule elle savait le faire : « Petite, as-tu froid ? Es-tu bien ?... »

Hébété, Jacques Auberive regardait sans comprendre le doux visage qui avait été pour lui si vivant et si tendrement émerveillé. Mais elle, la pauvre Antoinette, avait du moins fini de se tourmenter et d'attendre les bonheurs qui n'étaient jamais venus...



Et André ne vint pas.

Sans doute un grave empêchement l'y con-

traignait-il? Marie-Ange ne douta pas de lui. Mais un vague malaise troubla pour la première fois son amour ; elle n'avait pas encore de méfiance, mais sa foi pourtant était imperceptiblement atteinte, il y avait, sur le cristal de sa jeune tendresse, la ride sombre d'une fêlure...

Lucien Maulois, lui, accourut, bouleversé par la douleur qui frappait si totalement, avec une cruauté si lourde, celle qu'il aimait. Il oublia ses rancœurs, tout ce que Marie-Ange lui faisait souffrir pour ne plus songer qu'à sa peine, à son tourment. Jacques Auberive fut touché par la sympathie qu'il sut leur témoigner. Il vint simplement, en bon camarade, en bon collègue de Marie-Ange qui le remercia d'un sourire blessé, touchée elle aussi qu'il fût arrivé ainsi immédiatement, avide de les aider, prêt à porter avec eux leur tourment... Hélas! c'était André qui aurait dû être là... Pourquoi pas lui?

Maulois aida Jacques Auberive, totalement désemparé, incapable d'un acte logique, fou de chagrin, à faire les odieuses démarches dont s'accompagne un décès, car, pas plus qu'on n'a vécu, on ne peut mourir tranquille ici-bas. Jacques se rendait à peine compte que le jeune homme payait tout... Il avait suffi de quelques mots échappés à Marie-Ange pour apprendre à

Lucien que, dans cette maison où la pire épreuve était entrée, il n'y avait plus du tout d'argent. Et, tout simplement, presque humblement, il offrit ce qu'il avait, avec des mots si délicats, si respectueux, que la petite accepta. Elle savait maintenant de quel dévouement l'entourait le jeune homme, elle savait que celui-ci était un ami vrai et qu'il ne lui demanderait jamais rien en échange du service d'argent qu'il rendait aujourd'hui.

Par un reste de sentiment familial, et surtout par cette sorte d'instinct qui nous fera toujours télégraphier dans les moments cruels à ceux qui nous aiment, ou plus exactement devraient nous aimer, Jacques prévint les quelques parents qui lui restaient de la mort de sa femme. Il n'avait aucune relation avec eux depuis des années, sauf une carte au premier janvier. Le temps avait un peu effacé pour lui le souvenir de leurs cruautés passées. Attendait-il donc aujourd'hui quelque chose de bon venant d'eux ?

Seul l'oncle de Montpellier daigna se déranger pour les funérailles ; il est juste de dire qu'il avait besoin de venir à Paris pour traiter une affaire de titres. D'une pierre deux coups, ... autant valait profiter de l'occasion. Au fond de lui-même, il ne serait pas fâché d'aller voir

de plus près ce qu'était devenu son neveu, un misérable, sans doute?... Ah! ce fou, cet imbécile qui avait passé sa vie à écrire des inepties que nul n'avait lues! L'oncle de Montpellier le lui avait assez dit naguère qu'il faisait une folie... Et, mon Dieu, il éprouvait, à la pensée, à la certitude d'avoir prédit juste, une sombre joie.

Il arriva dans ses vêtements noirs qui ne servaient qu'aux enterrements de famille, des habits grotesques, démodés, où flottait une double odeur de camphre et de moisi. Il arriva aussi avec cinquante francs qu'il offrit généreusement pour aider le pauvre déchu qu'était Auberive et un million de conseils qu'il assena, dès son entrée, comme des coups de marteau :

— Je te l'avais bien dit... Si tu m'avais écouté... Pauvre idiot!...

Ses poches, à défaut de cadeaux, étaient toujours pleines de cruauté ; il les vida cette fois encore, il les retourna. Puis, quand il eut bien vomi sa méchanceté, il se tut... Ni Marie-Ange ni son père ne l'écoutaient d'ailleurs le moins du monde, ils étaient tout entiers à leur peine. Lucien, seul, eut la tentation de jeter l'oncle de Montpellier à la porte, d'imprimer sur le pantalon puant le camphre la marque indignée de son soulier. Il se retint à grand'peine. Mais de quel droit l'eût-il fait? Il n'était qu'un ami, pas même : un passant...

Par un matin sale, lugubre, on enterra M<sup>me</sup> Auberive dans la foule anonyme et sans voix d'un cimetière parisien. Il y eut fort peu de monde : quelques camarades de Jacques, les locataires du sixième, ce fut tout. Le vieux poète Daunois se priva de manger pour offrir à la morte un petit bouquet de primevères, les fleurs qu'elle aimait. M<sup>me</sup> Croche, concierge, ne daigna pas se déranger. Elle rageait : les employés des pompes funèbres lui avaient sali son escalier. Une mort, en vérité, est presque aussi ennuyeuse qu'un déménagement.

Les autres locataires de la maison ne vinrent pas. Pas même André. Ce fut pour la petite un déchirement et une angoisse de plus. Pouvait-elle savoir qu'en l'absence de son père, l'éditeur Lunois, parti pour faire une conférence en province, Nicole, la fiancée d'André, passait huit jours chez les Texte? Et Toutoune, elle, ne sut même pas que quelqu'un de la maison était mort, sans quoi elle se fût sans doute empressée d'assister aux obsèques. Un événement de ce genre passe tellement inaperçu dans un grand immeuble, à Paris...

\* \* \*

L'oncle de Montpellier s'en fut tout de suite après la cérémonie. On ne devait plus le re-

voir. Ses affaires conclues la veille, rien ne le retenait plus à Paris où l'on dépensait beaucoup plus d'argent qu'à Montpellier. Il partit, le dos rond, ayant fait tout le mal qu'il avait pu faire, rejoindre sa femme qui l'attendait, curieuse de savoir ce qu'étaient devenus leurs misérables parents. Elle apprit avec satisfaction de la bouche de l'arrivant leur misère, et remit dans un carton poussiéreux, avec des boules de camphre, le costume noir qui y resterait jusqu'au prochain enterrement familial. C'était une provinciale soigneuse. Un monstre banal et quotidien, une de ces créatures que l'on nomme, en province, « des dames si bien, si comme il faut ».

Maintenant, il y avait dans la maison une personne de moins. Et l'on retrouvait le vide qu'elle avait laissé à chaque minute, ... devant chaque objet lui appartenant... Ah ! ceux qui les ont connus savent bien leur horreur, aux lendemains de la mort d'un être cher, quand rien en nous n'est habitué à la vérité et à l'absence !

Auberive n'était plus qu'une loque.

M<sup>e</sup> Châtellier, pour qui décidément les affaires étaient et seraient toujours les affaires, pria, par un mot aussi sec que sa personne, Marie-Ange d'avoir à reprendre son service sans plus tarder. Elle revint donc au bureau, dolente, avec

un raide voile de crêpe bon marché qui sentait la colle, les larmes et la pauvreté. Dès son arrivée, le bon regard de Lucien Maulois l'enveloppa, la saisit, lui fut comme un secours dont elle s'étonna de sentir l'infinie douceur...

Mais, en elle, une sourde pensée venait de naître :

« Savoir si André m'attendra ce soir?... »

## X

### REVOIR

Il l'attendait.

Dès qu'elle fut sortie de l'étude, comme dix-huit heures sonnaient dans le balancement mélancolique et mou des cloches chantant l'angélus des soirs d'un printemps encore glacé, elle le vit qui la guettait. Il faisait nuit déjà ; un froid hostile et gris tremblait dans l'ombre peureuse des rues, froid aigre, menaçant, qui était pareil à un être vivant et ennemi.

Au premier regard qu'elle jeta autour d'elle, Marie-Ange distingua André qui l'accueillait de

tout son cher visage retrouvé où elle discernait, avec une sorte de joie désespérée, ce qu'elle en aimait le plus : le fléchissement double et mouvant des fins sourcils, les yeux tendres et la bouche au contour incertain.

— Marie-Ange, mon pauvre petit, enfin !

Il l'entraîna tout de suite vers le petit café de la rue Philibert-Delorme ; elle retrouva, serrée contre lui, contre sa chaleur bien-aimée, sa place coutumière sur la banquette de cuir roux, auprès de la petite table vernie. Il y avait une semaine qu'elle était venue dans ce petit café avec lui pour la dernière fois... Une semaine... Rien, et une éternité. Ce qui peut séparer la joie candide du malheur... Et sa mère n'était plus... Elle n'était plus elle-même, Marie-Ange, qu'une petite fille sans maman et que brisaient d'une double étreinte ces deux puissances terribles et merveilleuses : la vie et la mort.

Ah ! comme ce qu'il y avait de meilleur chez André, chez le faible, l'insouciant André, le moderne fils de Paul Texte, s'émut devant l'enfant qu'elle était ! L'heure où il la retrouva, en deuil, si petite, si douloureuse, si naïvement poignante fut la plus pure de leur amour... A ce moment-là, sa passion égoïste n'était plus qu'une tendresse exquise qui s'apitoyait et rêvait de consoler. Il était loin de ses calculs

coupables, de sa veulerie intéressée ; il avait tout oublié, tout : son père de qui il tenait le misérable argent qu'il dépensait avec tant de fièvre, sa mère, puérile et inconstante, et Nicole surtout, ah ! oui, Nicole qu'il n'aimait pas, Nicole et le honteux marché qu'il allait conclure en l'épousant...

Doucement il prit la petite contre lui, sans souci des quelques clients qui, près d'eux, jouaient à la belote avec une application sans gaîté :

— Je prends à trèfle, belote, rebelote... Un cent...

Sur son épaule, sur son cœur en ce moment sans mensonge, son cœur pur et dépouillé de sa boue, elle pleura longuement, de belles larmes sans contrainte, qui apaisaient sa douleur, qui doraient d'une clarté tiède la révolte obscure des jours. Et puis enfin, lorsqu'elle fut calmée, elle demanda :

— André, vous n'êtes pas venu. Et je vous ai tant appelé !

Il avait trop soigneusement préparé sa réponse pour paraître embarrassé. Il prétextait adroitement une indisposition, une grippe légère, mais qui l'avait immobilisé sous la surveillance de sa mère, inquiète de le voir souffrant. Quelle meilleure excuse peut-on trouver auprès d'une femme aimante qu'une raison

de santé? Il avait vu juste, la sienne eut plein succès auprès de Marie-Ange qu'il savait si naïve et si tendre. Vite, elle s' alarma à son tour, voulut savoir si cette grippe dont il avait souffert était bien passée... Était-il assez couvert? N'allait-il pas prendre froid? Il était sorti trop tôt, et c'était pour elle... Ah! comme elle lui en était reconnaissante!

Tant de sincérité candide fit à André une honte tout à son honneur et dont l'intensité lui fut presque insupportable. Ah! oui, la malheureuse Nicole était bien loin de sa pensée; elle avait fui avec l'odieuse vie moderne, cette sale vie faite de compromissions, d'argent, à laquelle il obéissait lâchement. Mais ici il n'y avait plus que la pureté bouleversante d'une enfant qui se donnait radieusement à lui dans l'enchantement d'un premier amour; il n'y avait plus, dans ce petit café protecteur, que la foi intacte de deux yeux clairs levés vers lui, si confiants, si sûrs de sa sincérité...

Devant ce regard de Marie-Ange, ce regard d'une beauté presque surhumaine, il oublia ses résolutions d'adroite hypocrisie; ce fut avec franchise, avec passion, qu'il murmura, très vite :

— Marie-Ange, je suis là, je vous épouserai, nous ne nous quitterons plus. Bientôt...

Sitôt prononcée, cette phrase laissa en lui

une impression qui n'était déjà plus tout à fait du bonheur. Moins d'une heure après, il devait se reprocher amèrement d'avoir cédé à cet entraînement qui l'avait bizarrement forcé à la dire. Mais, sur lui, Marie-Ange, éblouie, levait son regard, le même regard qu'il y avait un instant, et qu'il trouvait moins beau :

— André,... comme vous êtes bon ! Comme je vais tâcher de vous rendre heureux lorsque nous allons être mariés ! Vous remplacerez ma maman, vous m'aimerez comme une toute petite. Et moi, si vous saviez comme je vous aimerais...

Elle ne vit pas, dans le trouble du jeune homme, tous les sentiments qui y gravaient leurs griffes de bête de proie... Déjà, le faible André n'était plus celui de tout à l'heure, celui qui lui promettait de faire d'elle sa compagne. Mais quand donc une femme réellement éprise discernera-t-elle clairement la félonie de celui qui est sa vie même ? On ne soupçonne que ce que l'on est capable de faire ou d'éprouver soi-même...

Sept heures tintèrent dans la salle où, brusquement, les joueurs de belote s'animaient. Marie-Ange se leva, elle était en retard. Et son père avait tellement besoin de sa présence !

Hâtivement, elle quitta André et le café où un air des rues, surgi d'un pick-up, un air obsédant et banal hurlait une chanson d'amour qui, longtemps, par la suite, devait la hanter de son rappel. Elle poussa la porte tournante et se retrouva, comme hébétée, sur le trottoir, dans le froid, dans le brouillard qui l'enveloppa de son ombre glacée.

Elle se dépêcha de marcher, elle avait hâte, à présent, de retrouver son père, et sa marche était allégée comme une pluie rythmée de printemps. Malgré la mort de sa mère, malgré sa détresse encore si neuve, elle se sentait chargée divinement de son bonheur d'amoureuse, et il lui semblait qu'en rentrant plus vite vers Jacques Auberive elle en déverserait une partie sur lui.

Marie-Ange avait secrètement espéré qu'André l'aurait accompagnée... N'était-ce pas son chemin? N'habitaient-ils pas la même rue, mieux, la même maison? Mais André, à sa timide demande, avait prétexté une course à faire et était resté au café pour en sortir, sans doute, quelques instants après elle.

Une grande joie était, ce soir, venue à elle, elle, si misérable, si dépouillée. André la lui avait enfin dite, cette phrase qu'elle appelait avec tant de fièvre : « Marie-Ange, je vous épouserai... » Mon Dieu! être sa femme, être

sienne!... Ah! quel bonheur éblouissant et doux comme un conte de fées, ces fées auxquelles elle n'avait jamais tout à fait cessé de croire.

Pourtant, elle décida de ne rien confier encore à son père : une sorte de pudeur l'en empêchait ; elle ne pouvait, si vite, raconter sa félicité à celui que la pire douleur avait visité, c'était trop tôt encore. Et puis, d'ailleurs, ce serait à André de lui dire lui-même leur cher secret.

Elle ne devinait pas qu'après son départ du petit café de la rue Philibert-Delorme, André, rageur, dégrisé, se demandait déjà quelle folie l'avait poussé à dire à la petite ces mots qui de liaient : « Je vous épouserai », et pensait à la manière de les « rattraper ».

« J'ai fait une rude boulette, songeait-il. Mais elle est si jolie, cette gosse ! Et si malheureuse ! Ah ! que la vie est embêtante ! D'un côté l'amour, de l'autre la galette. Pourquoi n'a-t-on jamais les deux ? Et puis, zut ! je réfléchirai demain ! »

Et il demanda au garçon un cocktail maison « bien tassé », qui lui fit oublier assez vite les douloureux problèmes, à la fois sentimentaux et pécuniaires, bien propres, hélas ! à bouleverser son portefeuille et son cœur de type « dernier bateau ».

\*\*\*

Marie-Ange rentra chez elle, après avoir gravi en courant les six étages. Elle trouva Jacques assis dans un fauteuil, tapi, recroquevillé sur lui-même, dans la nuit, car il n'avait même pas pris la peine d'allumer l'électricité. Il se dégageait de cet homme, effondré comme une bête mourante, une telle misère, une telle tristesse qu'elle chancela.

Ici, dans le logement familial où la mère n'était plus, les puissances maudites du malheur et de la pauvreté la reprenaient, agitaient devant elle leurs fantômes gris.

— C'est toi, petite?

Mon Dieu ! mon Dieu ! l'atroce brisement de cette voix, de cette voix déjà si vieille, si cassée...

— Papa !

Elle s'agenouilla devant lui, elle le caressa, posa sa joue enfantine sur sa joue ridée, lui parla doucement de sa mère, de sa tendresse à elle, et parvint à le calmer, à donner à son visage un peu de paix... Puis elle fit rapidement la cuisine, retrouva la banalité des vieux gestes quotidiens et indifférents : le potage qu'on apporte, le couvert qu'on met.

Mais une assiette manque... Et, là aussi, sur

la table familiale, la mort a laissé sa déchirante empreinte.

Après un repas que Jacques toucha à peine, elle dut l'aider à gagner son lit, elle dut le border comme un enfant ; il était, ce soir-là, complètement accablé, incapable de quoi que ce fût.

Elle se retrouva dans sa chambre, ivre de découragement. Sa belle joie avait fui. La femme d'André? Comme cela lui semblait loin, irréel... Une Parque mauvaise tissait dans la nuit le fil sans fin de la peine humaine. Dans la chambre, Jérôme rôdait, cherchait... La mort d'Antoinette avait laissé chez cet animal une sorte d'affolement, d'inquiétude, comme cela arrive souvent en pareil cas chez les bêtes, angoisse muette, mystérieuse et émouvante, souvent plus fidèle, plus sincère que le deuil des hommes.

La femme d'André...

Oui, mais plus tard, plus tard. Et que ce « plus tard » lui semblait éloigné!

Ce soir, elle n'était que la fille de Jacques Auberive, la fille, le soutien de cet homme qu'elle avait trouvé, à son retour, grelottant de misère et de froid, de cet homme qu'entourait la nuit...

## XI

## JALOUSIE

Ce que Marie-Ange n'avait pas vu, lorsqu'elle était allée, accompagnée d'André, dans le petit café de la rue Philibert-Delorme, c'est que Lucien Maulois, de loin, dans une ombre favorable et un brouillard gelé, les avait suivis.

La mort d'Antoinette Auberive, cette mort qui avait si durement frappé celle qu'il aimait, avait permis au jeune homme de pénétrer dans l'intimité du vieil écrivain et de sa fille. Son amour s'en était accru et, brusquement, étrangement transformé. De désespéré, de sacrifié qu'il était, il était devenu un amour plus viril, plus tenace et qui maintenant osait attendre quelque chose de l'avenir. La raison en était simple : à présent qu'il savait Marie-Ange si pauvre, si malheureuse, si dépouillée, il ne se jugeait plus indigne d'elle. Jusqu'alors, il ne connaissait pas cette pauvreté et ce dépouillement. Marie-Ange gardait en elle tant de réserve fière qu'il ne s'était jamais douté de rien.

La tristesse persistante de la petite l'avait souvent frappé, mais il en ignorait les raisons. D'avoir pénétré dans cet intérieur misérable, que le manque d'argent faisait lugubre, ne laissait en lui qu'une espérance immense et neuve : faire le bonheur de Marie-Ange. Certes, il ne pouvait pas lui offrir la richesse, mais ce qu'il lui donnerait ne serait-il tout de même pas préférable à ce qu'elle avait? Il gagnait à l'étude douze cents francs par mois, somme maximum que ce grigou de M<sup>e</sup> Châtelier lui consentait en échange de ses bons et loyaux services. Avec ce salaire, il serait tout de même possible de vivre, cela vaudrait mieux que les six cents francs que la jeune fille gagnait chez le notaire. Et, si elle devenait sa femme, elle pourrait ne plus être forcée de travailler au dehors, mais demeurer chez elle, chez eux, dans un petit logis qu'il rêvait rempli d'une tendresse exquise où il mettrait le meilleur de lui-même. Ils prendraient avec eux le vieux papa ; on le gâterait, on lui ferait oublier les mauvais jours... Ah ! qu'elle serait douce, la vie, si Marie-Ange le voulait, y consentait...

Hélas ! il y avait à ce plan magnifique un obstacle qui, lui, était odieux : le jeune homme d'une tapageuse élégance qui attendait presque chaque soir Marie-Ange à sa sortie de l'étude,

Lucien devinait malheureusement qu'elle l'aimait ; mais le jeune homme, lui, l'aimait-il ? Et quelles étaient ses intentions ? Si, comme il le prévoyait, elles étaient peu louables, ne pourrait-il, à force de volonté, de patiente tendresse, en détacher Marie-Ange, l'arracher à ce lien qui ne pouvait que l'enchaîner à une sorte de bonheur sans joie, honteux, dont plus tard, une fois la griserie des premiers ans passée, elle rougirait ?

Il n'avait jamais vu de très près cet être qu'il exécrait et qui osait l'attendre, lui prendre le bras. Il ne connaissait de lui qu'une longue silhouette nonchalante, une chevelure d'un brun sombre et luisant.

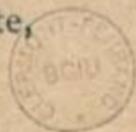
Ce soir-là, quand il vit Marie-Ange en deuil s'éloigner avec lui, une jalousie, une force irrésistible, le poussèrent à un acte d'espionnage bien peu conforme à la franchise de sa nature : il les suivit. Il marcha derrière eux, le cœur bouleversé, mais la pensée étrangement lucide, aiguë, dans le brouillard qui le dissimulait ; il les vit entrer dans le café en habitués. Sans doute était-ce là qu'ils avaient leurs rendez-vous presque quotidiens ? Il assista, muet, déchiré, à leur entretien dont il ne comprit nul mot, et, quand Marie-Ange s'en fut la première, elle passa tout près de lui, sans qu'il tendît la main pour la saisir, la reconquérir... Son plan

était fait : il voulait examiner André, l'étudier, seul, sans elle.

A son tour, il entra dans le café, s'installa à une table voisine de celle où André, devant un cocktail, tentait d'oublier un moment de générosité sincère que sa prudence et son sens aigu des « choses d'argent », comme il disait lui-même, lui faisaient se reprocher maintenant comme un crime, et surtout comme « une fichue boulette ».

Dès le premier regard — un regard durement froid, un regard qui le jugeait avec une clarté sans pitié, — Lucien sut ce qu'il était : exactement l'être qu'il avait redouté, ce genre de types modernes qu'il exécrait entre tous, capables de passion, mais incapables d'amour, veules, adorant l'argent, mais ne sachant pas en gagner, sinon par des « combines » à la mode, n'exigeant aucun effort autre que des concessions faites à la droiture et l'honnêteté.

Oui, celui que Marie-Ange aimait avait bien exactement l'allure, les gestes des petits jeunes gens *up to date* que si souvent il avait observés. Il reconnaissait en lui le pli lâche de la bouche, les yeux cruels, câlinement fourbes quand il le fallait, les cheveux cosmétiqués et sans vie, les gestes truqués, et jusqu'au son de la voix — leur voix à tous ! — où l'on devinait, tapi dans une ombre intérieure, secrète,



le mensonge, l'universel mensonge accompagnant l'égoïsme forcené qui était le sens même et le pivot de leur vie :

— Garçon !

André paya et, avec une nonchalance étudiée, se leva, non sans avoir répondu par un clin d'œil caressant au sourire que lui adressait une petite dame blonde qui, dans un coin, au bout d'une banquette, semblait attendre quelqu'un...

Hâtivement, Lucien Maulois paya lui aussi. Une sorte de dédoublement de sa personnalité, de lui-même, le faisait agir en automate ce soir-là ; mais, en dépit de sa jalousie, une intuition lui venait qu'il faisait du bon travail et que ce travail servirait à son propre bonheur, pensée encore bien vague, certes, bien indistincte, mais qui veillait en lui telle une fée protectrice.

Il suivit André d'assez loin. Il le vit acheter un journal, allumer une cigarette dont le petit feu rouge le guida sur le boulevard Pereire, sur la place du Brésil, puis...

Le cœur de Lucien frémit douloureusement : l'inconnu s'engageait dans la rue Cardinet. Allait-il donc chez Marie-Ange ? Une affreuse angoisse l'étreignit. S'il allait chez Jacques Auberive, c'est donc qu'il avait l'intention, loyalement, d'épouser celle qui l'aimait ? Alors elle

était irrémédiablement perdue pour lui ; il se sentait capable de lutter contre un être méprisable et veule, il ne lutterait pas contre un rival heureux si celui-ci était sincère.

On atteignit le 15 *ter* de la rue. Le jeune homme s'engagea sous le porche. Presque sans savoir ce qu'il faisait, Lucien le suivit, gravit à sa suite le premier étage, le vit ouvrir, avec une clé prise dans sa poche, une porte luxueuse...

Une sorte de soulagement passionné l'envahit. Non, son rival n'était pas allé, n'allait pas chez Jacques. Il habitait le même immeuble, c'était tout. Grâce à ce voisinage, la jeune fille le connaissait, et le fait qu'ils avaient rendez-vous au dehors prouvait, non seulement que Jacques Auberive ignorait tout, mais que l'inconnu abusait d'une situation que seule l'innocence foncière de Marie-Ange, si naïvement amoureuse, avait pu permettre.

Tous ses soupçons contre l'honnêteté de cet être se précisaient, s'accentuaient... Mais comment en savoir davantage sur lui ? Ah ! connaître au moins son nom !

Un pas, une voix l'arrachèrent à sa perplexité anxieuse : ce n'était que M<sup>me</sup> Croche qui montait le courrier et qui sonnait justement à la porte par laquelle le jeune homme avait disparu.

Lucien se précipita de côté dans l'encoignure de l'escalier, la concierge ne le vit pas ; d'autres locataires, d'ailleurs, descendaient au même moment, auxquels Maufois se trouva mêlé. Et, en passant, il put distinguer l'adresse du pneumatique que la concierge tenait bien à plat :

*Monsieur André TEXTE*

La porte s'ouvrit sur le coup de sonnette de M<sup>me</sup> Croche. Déjà presque arrivé au rez-de-chaussée, Lucien entrevit la silhouette qu'il avait suivie, perçut une voix :

— Voilà un pneu pour vous, m'sieur Texte.

Il ressortit dans la rue, marcha dans le vent, à une vitesse folle, comme honteux de cet espionnage qu'il poursuivait ce soir et redoutant de rencontrer Marie-Ange et Jacques. Que leur aurait-il dit, dans l'état d'exaltation où il se trouvait ?

Enfin, il savait !

Des mots, des phrases, qu'avait dits il y avait quelques semaines M<sup>lle</sup> Auberive, lui revenaient à la mémoire et lui permettaient de reconstituer l'identité du jeune homme inconnu. Il savait, oui, il savait maintenant à qui il avait affaire. C'était à André Texte, le fils du célèbre romancier dont il pouvait admirer presque chaque jour le facies distingué dans

les journaux, collé entre la réclame du savon Jef et de l'huile Miror.

Si le fils ressemblait aux livres du père, la pauvre Marie-Ange pouvait se préparer à supporter une rude déception, déception que laissait du reste prévoir si clairement le seul aspect du jeune André. Mais, par le fait même de cette déception, l'espérance, la belle, la radieuse espérance qui console de vivre, dont se nourrissent les cœurs souffrants, cette espérance ne s'offrait-elle pas à Lucien, merveilleuse et douce?... Oui, elle allait souffrir, celle qu'il adorait, par la faute d'un être méprisable à qui elle avait si follement livré son âme de petite fille claire, toute sa foi émerveillée d'enfant neuve ; mais ne serait-il pas là, lui, Lucien, pour accueillir cette souffrance, pour la prendre dans ses mains comme une bête légère et plaintive, tremblante de froid et d'exil, marquée par la blessure qu'un homme — le premier homme aimé — aurait posée sur elle, durement, implacablement ?

Lucien était trop épris, trop désireux de se trouver des perspectives de bonheur à venir pour ne pas chercher à se persuader que le premier amour d'une jeune fille s'oublie vite. Ce en quoi il se trompait et connaissait peu les femmes. Mais, s'il ne s'oublie jamais tout à fait chez certaines créatures très tendres telles

que l'était Marie-Ange, il peut toujours se *guérir*, ce qui n'est pas la même chose et vaut peut-être mieux. Mais Marie-Ange aimait-elle réellement André? Il est si facile pour un être très jeune de confondre l'amour avec le désir que l'on en a! Neuf fois sur dix, un premier attachement n'est pas autre chose que ce désir-là. On donne bien vite, bien légèrement le nom d'amour... A vrai dire, seule la comparaison permet de distinguer l'amour vrai. Et, la première fois, comment comparer?

Maulois rentra chez lui. Il était tard. *M<sup>me</sup> Fiasco* était littéralement indignée. Il faisait complètement nuit, le poêle s'éteignait et elle n'avait pas encore soupé, et *il* osait ne pas rentrer, ne pas venir s'occuper d'elle! La chatte commençait à comprendre de quelle cruelle inconscience les hommes sont faits, même les meilleurs, cela manquait de gaieté. Et puis, le retard de Lucien l'inquiétait bizarrement; la pluie tombait au dehors avec un petit bruit doux et désespéré, toute l'âme mystérieusement féline de *M<sup>me</sup> Fiasco* semblait s'en remplir, tandis qu'elle attendait, collée contre la porte, la petite chanson familière et chérie de *sa* main tournant la serrure...

Enfin, enfin, elle l'entendit, cette chanson tant désirée, tant implorée. Elle se précipita vers Lucien, ronronnante, ivre d'une joie, d'un

soulagement que l'ingrat ne vit qu'à peine en la caressant du bout des doigts, avec une impardonnable distraction :

— Oui, oui, *Fiasco*, bonsoir. Tu as envie de manger? Je vais faire ta soupe... Si tu savais ce qui est arrivé... Je connais le nom de ce type odieux qui lui donne des rendez-vous... Et je l'aime, elle, *Fiasco*. Et je te jure que je l'aimerais tellement qu'elle parviendra à m'aimer aussi.

La chatte lui tourna un dos froissé dont les poils ondulaient fiévreusement. Mais elle se tut, ce qui prouvait que, si le temps n'est plus où les bêtes parlent, elles savent encore prouver par ce silence même leur supériorité sur les humains : ainsi *Fiasco* prouvait-elle la sienne sur une femme, car une femme jalouse et inquiète n'eût pas manqué de faire une scène...

## XII

## UN AMOUREUX MODERNE

Si le cocktail maison « bien tassé » qu'André avait bu au petit café de la rue Philibert-Delorme était parvenu assez rapidement à anesthésier ses remords, il ne suffit cependant pas à les empêcher de se réveiller. Toute la journée du lendemain, le jeune Texte fut maussade, mécontent des autres, ce qui était peut-être au fond sa manière d'être mécontent de lui-même, ne pouvant arriver à chasser de sa pensée l'obsédante voix qui lui reprochait, en un leitmotiv exaspérant, parce que trop cruellement sincère, sa lâcheté et les conséquences qu'entraînait la promesse qu'il avait faite à une jeune fille réellement pure et amoureuse : « Je vous épouserai. »

Il lui fallait, évidemment, indiscutablement, prendre une décision, il le sentait bien ; mais laquelle?... L'image de Marie-Ange, si attirante et si douce, ne cessait pas de le hanter, de le posséder ; mais, à côté de son adorable visage d'enfant, il y en avait un autre, celui de Nicole

Lunois, la première fiancée : humble visage, profondément épris lui aussi, pauvre visage sans grâce, mais franc, mais tendrement confiant et abusé, et qui lui inspirait brusquement une vague pitié. Et, tout près de Nicole, l'argent, le précieux, l'incomparable argent qui fait la vie facile et supportable, le luxe des jours, l'avenir optimiste et souriant.

Une décision, oui, mais laquelle? Il ne voyait pas clair en lui. Il lui semblait qu'il s'enfonçait définitivement, de plus en plus, dans une nuit angoissée qui le salissait de son ombre de gloire... Demander conseil? Sans doute, mais à qui? Des copains? Il n'en avait pas de très intimes. Et puis, tous ceux qu'il possédait n'eussent pas compris ses scrupules anormaux. C'étaient des types dans son genre : qui se ressemblent... Eux ne s'embarrassaient guère de scrupules. En Marie-Ange, ils ne verraient qu'une gosse sans importance, un flirt léger devant tôt ou tard être oublié. Savaient-ils combien peut être souvent profond le cœur d'une petite fille aimante, et ce que la jeunesse et l'amour peuvent y laisser, en une ineffaçable empreinte, de pathétiquement tragique?

Alors, alors, tout raconter à sa mère, à Toutoune, qui était encore son meilleur copain?

Peut-être...

Ce soir-là, il n'eut pas le courage d'aller

attendre Marie-Ange à la sortie de l'étude : la seule pensée d'avoir à supporter le feu double et clair de ses yeux tendres lui était intolérable. A six heures, la petite s'inquiéta de ne pas le voir, attendit quelques minutes, le cœur battant de souci, passionnément guetteuse. Mais elle n'eut pas le loisir de continuer longtemps son guet amoureux. La voix de Lucien Maufois l'arrachait à son attente :

— Mademoiselle Marie-Ange...

Elle se retourna vers lui en tressaillant. Sa déception de constater qu'André n'était pas présent à leur rendez-vous l'avait tout entière captée dans ses griffes d'oiseau de mauvais augure et lui avait fait oublier totalement, pendant quelques instants, le monde extérieur. Les paroles de Lucien l'y ramenaient, la rejetaient dans cette sombre réalité des hommes et des choses, que seulement auprès d'André elle parvenait à fuir complètement. Mais André, hélas ! n'était pas là...

Elle s'efforça de sourire naturellement, gaîment, à Lucien Maufois. De toute son âme, elle lui était reconnaissante des témoignages d'amitié — d'amour même, car elle savait bien qu'il l'aimait — qu'il lui avait si délicatement, si généreusement donnés pendant les heures affreuses qui avaient suivi la mort de sa mère. Pour lui, elle éprouvait une sorte d'affection

très pure, très secourable, qui l'étonnait elle-même parfois par sa douceur apaisante. Mais comme elle pâissait vite quand elle la comparait au sentiment qui l'emportait vers André, si puissant, celui-là, si magnifiquement irrésistible, étrange, enchanté, et qui, pourtant, ne cessait jamais tout à fait d'être inquiet et douloureux !

Fréquemment, elle s'était demandé pourquoi son amour ne lui avait pas vraiment apporté le bonheur, pourquoi les joies qu'il lui accordait parfois n'étaient jamais exemptes d'une sorte de mystérieuse, de sourde tristesse?... Elle s'accrochait à l'erreur commune de ceux qui prétendent que l'amour réel est triste, alors que ceux qui aimèrent vraiment et furent vraiment aimés savent bien qu'il s'accompagne, tout au contraire, de douceur et de confiance allègre. Mais, là encore, on confond l'amour et la passion. A cette dernière vont, c'est exact, les sombres orages, les ravissements torturés qui cessent un jour, comme un vent brusque s'arrête après avoir soufflé follement sur un paysage jusqu'alors sans histoire. Mais au premier, à l'amour vrai, s'accordent éternellement la paix, la tendresse confiante, presque sans voix, mais fidèle, les mots à peine amoureux et qui sont pourtant tout l'amour, hostiles à l'oubli et aux changements du cœur.

Marie-Ange tendit la main à Lucien d'un geste de simplicité affectueuse. Son air gai l'étonna, car le jeune homme était empreint généralement d'une espèce de gravité qui détonnait avec sa jeunesse. Mais cette gaieté, elle l'observait chez lui depuis ce matin. Lui était-il donc arrivé quelque chose d'heureux ?

Elle n'osa pas le lui demander. Ce fut lui qui lui demanda la permission de l'accompagner chez elle ; il voulait aller voir Jacques Auberive, tenter de le distraire un peu. Depuis qu'il avait fait la connaissance de l'homme de lettres, au lendemain de la mort d'Antoinette, une sympathie réelle unissait les deux hommes, différents par l'âge, mais conformes par deux destins parallèles, faits d'ambitions détruites, de beaux désirs éteints...

Comment, pourquoi Marie-Ange eût-elle refusé ?

Ils marchèrent côte à côte ; il lui parlait doucement de choses charmantes où il mettait toute l'indistincte espérance de son cœur. Il s'interdisait tout mot d'amour, mais il pouvait au moins parler à la petite de son amitié, de l'Ami-tié dont le vocabulaire, les trésors et les enchantements sont si riches pour ceux qui en savent les ravissants secrets. Elle l'écoutait et lui répondait distraitement ; elle était, à vrai dire, tout entière habitée par son angoisse. An-

André lui avait dit la veille qu'il avait été malade lors de la mort d'Antoinette... Mon Dieu, s'il avait pris mal de nouveau... Il était sorti trop tôt, aussi, par le froid qui demeurait encore assez vif, le brouillard... Et c'était à cause d'elle, par sa faute !

Et puis, elle marchait dans la rue auprès de Maulois ; si de ses fenêtres André la voyait ? N'allait-il pas s'inquiéter à son tour, être jaloux, imaginer une trahison en la voyant ainsi avec un autre ? Cette seule pensée la tortura ; un moment, elle détesta Maulois d'être là, auprès d'elle. Toute autre femme se fût au contraire réjouie d'avoir l'occasion d'exciter la jalousie de l'aimé, mais la petite Marie-Ange ignorait la psychologie de l'amour, ses ruses, ses habiletés ; elle n'était qu'une petite fille qui aimait de toute son âme, de toutes ses forces, et qui ne songeait qu'au bonheur, à la tranquillité de l'être cher qu'elle voulait plein de joie et de quiétude.

Un quart d'heure après, Lucien Maulois conversait paisiblement avec Jacques Auberive, arrivait à le distraire, à lui faire retrouver un écho de toutes les choses qui l'intéressaient jadis. Se voyant affectueusement écouté, il évoqua pour son nouvel et jeune ami la vie littéraire d'avant-guerre, parla joliment de célébrités qu'il avait connues, découvrit pour Lucien ce

merveilleux enthousiasme des vrais artistes qui leur fait supporter la misère, le froid, la faim, privations offertes à leur dieu secret.

Marie-Ange était heureuse de voir son père s'animer ainsi. Il y avait des mois que cela ne lui était pas arrivé. Et c'était grâce à Mau-lois qu'elle lui revoyait ces yeux brillants, cette flamme de vie ressuscitée, qu'elle entendait, si vibrante, sa chère voix, tellement assourdie et rare tous ces temps derniers. Elle savait gré profondément à Lucien Mau-lois de lui avoir rendu cela et l'en remercia par un regard qui rendit le pauvre garçon à demi fou de joie et d'espoir... Mais assez vite elle quitta les deux hommes pour aller dans sa chambre, prétextant un travail urgent...

Il lui fallait, à tout prix, être seule ; elle n'avait pas la force de parler, de se mouvoir, elle était trop alarmée par l'absence d'André, son silence... Vingt-quatre heures avant, il lui demandait d'être sa femme, et ce soir il n'était pas venu...

Elle étouffait. Elle ouvrit sa fenêtre, se pencha au dehors, regarda, tout en bas, si lointain, le trottoir luisant d'une pluie légère qui s'apaisait. Toute la nuit d'avril monta vers elle comme une caresse glacée qui se refusait au printemps. Était-ce vraiment avril ? Jamais elle n'avait eu à ce point l'impression de l'hiver,

et pourtant, par delà un mur voisin, une branche de lilas balançait sa vivante splendeur, accordait son parfum inégalable comme un secours.

Marie-Ange se sentait affolée de solitude, de désarroi, ivre de dangers imprécis, mais devinés, sentis, qu'elle portait en elle ainsi que des menaces qui la couvraient de leurs ailes hostiles depuis longtemps, depuis toujours, toutes-puissantes ailes qui allaient la ravir, la broyer inévitablement.

Elle se pencha davantage. Un bec électrique au dur éclat découvrait au même instant trois personnes qui passaient... C'étaient... C'étaient... Oui, elle ne se trompait pas, il y avait d'abord, un peu en avant, M<sup>me</sup> Texte, et puis, la suivant, un peu à l'écart, André, son André qui donnait le bras à une jeune fille dont elle entrevit, en un éclair déchirant et inoubliable, le visage sombre, sans beauté, mais aussi la silhouette parée d'une fourrure magnifique, une main très blanche ornée d'une grosse bague qui brillait...

Elle chancela, s'effondra, brisée, sur son lit, retenant le cri qui montait en elle comme une bête, déchiré, surhumain... Elle n'alluma pas la lumière — quelle lumière eût pu éclairer davantage son désespoir? — Elle laissa la fenêtre ouverte sur la nuit sans pitié, la nuit gelée qui s'insinuait telle une chose ennemie, vivante,

contre laquelle rien ne luttait. Elle ferma les yeux, revit les trois ombres qui se dressaient entre elle et le bonheur.

André n'était pas malade, un autre obstacle que la maladie l'avait empêché de venir la chercher ce soir, quand elle était sortie du lieu de son travail.

Et cette jeune fille, cette jeune fille à laquelle il donnait le bras...

Elle ne devinait pas encore toute la vérité, elle ne voulait pas la voir, plutôt, elle se cramponnait au doute bienheureux qui lui permettait d'espérer encore un peu, de s'accrocher comme une démente ou une désespérée aux claires images, aux chers souvenirs qu'elle avait de lui... Limpides, inoubliés, tels les échos d'une source merveilleuse, les mots qu'il lui avait dits se réveillaient en elle ainsi que des dieux endormis et ranimés... Elle les entendait tous, si vivants et si proches... Les premiers qu'il avait prononcés le jour où, la première fois, il lui avait parlé. Et puis les autres, tous les autres... Ceux qu'il lui murmurait dans leurs chers rendez-vous de la rue Philibert-Delorme, dans les rues sombres, le soir, quand elle quittait l'étude, et ceux qu'il avait dits hier, ceux-là surtout :

— Marie-Ange, je suis là, je vous épouse-  
-ai, ... nous ne nous quitterons plus...

Un appel de son père la fit tressaillir. Hâtivement, elle y répondit. Elle le trouva en train de continuer la conversation avec Lucien Maulois. Il n'était donc pas parti? Elle n'avait pas conscience du temps qui avait pu s'écouler.

— Marie-Ange, dit Jacques, nous gardons M. Maulois à dîner ; prépare vite quelque chose, n'est-ce pas? Nous ne serons pas exigeants.!

Elle agit comme une poupée qu'on a remontée à bloc, battit des œufs, fit griller du jambon. Une sorte de douloureuse ivresse la délivrait d'elle-même, elle ne se sentait aucunement consciente de ce qu'elle faisait. Des mots s'agitaient pourtant devant ses yeux, se gravaient sur les murs, en face d'elle, et qu'elle seule voyait : trahison, mensonge... Ah! savoir, savoir au moins!

Elle put, durant tout le dîner, avoir la force de sourire, de s'intéresser à ce que disaient Jacques et Lucien, de parler à son tour d'une voix enjouée, insouciant. Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne savaient que sa voix, cette pauvre voix parée d'une feinte légèreté, lui faisait l'effet d'une petite danseuse de cirque qui jette sur la corde raide un allègre défi à la mort.

Lucien se retira vers dix heures, elle l'éclaira jusqu'au début de l'escalier à l'aide d'une lampe électrique, car le couloir commun des locataires

du sixième était définitivement voué à l'obscurité... Mensonges... Trahisons... Mais celui-là était sincère, elle le savait... Celui-là qui lui tendait la main avec un sourire si clair, si pur...

\*  
\* \*  
\*

— Toutoune, écoute-moi...

M<sup>me</sup> Texte sourit à son grand fils.

— Je t'écoute, mon petit. Voyons, qu'y a-t-il?

Alors André parla, il raconta tout, tout, avec une franchise désespérée qui criait au secours, tout : son manque de tendresse, son désir d'affection, et puis la petite Marie-Ange qui était venue en sa vie, si radieusement pure, et la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser, et sa lâcheté, et son amour de l'argent, et sa peur du lendemain, de la pauvreté.

— Maman, console-moi, aide-moi...

## XIII

## UNE MAMAN AVISÉE

Dans son lit-divan, proie d'une insomnie têtue, angoissante, Claire Texte, ou, plus simplement, Toutoune, réfléchissait ; elle réfléchissait même plus profondément que cela ne lui était jamais arrivé, sa jolie tête d'oiseau se livrant en général fort peu à la méditation.

Mais les confidences que son fils lui avait faites, il y avait à peine deux heures, l'avaient bouleversée, atteinte dans ce qu'elle avait de meilleur : la bonté. Elle pouvait être insouciante, légère, elle était bonne, et la pensée de causer un chagrin réel à quelqu'un lui était littéralement insupportable.

Malheureusement, la situation n'était pas simple, et sa conclusion, quelle qu'elle fût, s'annonçait lourde de difficultés pour l'avenir. De tout cœur, elle eût personnellement donné son consentement au mariage d'André et de la petite Auberive, mais elle était trop fine pour ne pas comprendre elle-même, malgré son

aveuglement maternel, que son fils ne saurait faire le bonheur de Marie-Ange... Elle était imparfaitement au courant de la situation exacte de son mari, mais elle comprenait aussi que, si l'on se plaçait du point de vue de l'argent, de ce terrible, de cet indispensable argent, il était nécessaire qu'André épousât la fille de Lunois, laquelle, d'ailleurs, aimait profondément le jeune homme. S'il refusait ce mariage, tous les intérêts de l'auteur à succès — un succès purement entretenu par une coûteuse publicité — s'effondraient. Que ferait André livré à la pauvreté, mari d'une femme humble? Toutoune était assez psychologue pour prévoir combien vite, combien totalement l'égoïsme d'André reprendrait le dessus, combien il souffrirait de sa vie médiocre. Or, avant tout, Claire ne voulait pas que son fils souffrît.

Après avoir mûrement réfléchi, elle décida donc qu'une rupture était nécessaire entre André et M<sup>lle</sup> Auberive. Ce serait faire, elle le croyait du moins sincèrement, le bonheur de l'un et de l'autre. Mais elle était navrée à la pensée du chagrin que cette enfant sincère, que son fils lui avait dépeinte extrêmement délicate et tendre, allait ressentir. Il était indéniable qu'André avait vis-à-vis d'elle des engagements moraux et que, ne tenant pas ces engagements, l'honnêteté exigeait qu'on offrît

une compensation à celle qu'il avait lésée. Du moins, Toutoune, dans son esprit en ce moment plus rempli de grossier bon sens que de délicatesse, jugeait-elle les choses ainsi. Mais comment dédommager Marie-Ange de l'épreuve qui allait lui être infligée?

De l'argent? Il n'y fallait pas songer, elle n'en accepterait point, et ce serait lui faire injure que de lui en proposer. Alors, quoi?

Dans sa nuit d'insomnie, Toutoune, excédée, dolente, cherchait passionnément. Ce ne fut qu'au moment où quatre coups tintaient avec une harmonieuse lenteur dans l'ombre tiède de sa chambre, ce ne fut qu'à ce moment-là que l'idée, l'idée merveilleuse qui, selon son expression mentale, « arrangerait » tout, jaillit en elle :

« J'ai trouvé... C'est vrai, le père de cette jeune fille est justement écrivain... Et il n'a pas réussi... »

\* \* \*

Le lendemain matin, Toutoune eut un assez long entretien avec son mari ; elle lui exposa la situation, lui prouva éloquemment que leur fils avait pris, vis-à-vis de Marie-Ange, les plus graves engagements. L'homme de lettres choyé du sort blêmit. Il n'eut, à vrai dire, pour répondre à ces ennuyeuses confidences, que sa

femme lui assenait ainsi, dès le matin, à jeun, qu'une parole, que ce cri du cœur :

— Quel idiot ! Mais il faut à tout prix, entends-tu, à tout prix qu'il épouse Nicole qui l'adore. Sans ça...

Plus rauque, sa voix continua :

— ... je suis fichu... Nous devons des sommes folles à Lunois...

— Je m'en doutais ! Combien ?

— Deux cents billets.

Toutoune était à son tour atterrée ; jamais elle n'eût soupçonné que Lunois eût consenti de telles avances.

— Mais pourquoi t'a-t-il prêté tant d'argent ? interrogea-t-elle.

— Pourquoi ? Parce que cela fait des années que Nicole s'est toquée d'André... Souviens-toi : ils étaient tout petits, amis d'enfance, qu'elle l'aimait déjà. Pour faire le bonheur de sa fille — une rude imbécile, soit dit en passant, — Lunois a consenti à me sauver de la misère, car c'était vers la misère que nous entraînaient tes dépenses insensées...

Toutoune rougit légèrement sous son fard déjà violent :

— Peuh ! tu as toujours été si avare ! D'abord, je ne dépense rien (son mari ricana). Et puis, la question n'est pas là. Rassure-toi, du reste, je suis pleinement d'accord avec toi — une

fois n'est pas coutume. — Il est mieux, que dis-je ! il est indispensable que Nicole épouse André ; elle seule, je le crois, saura lui procurer la vie luxueuse sans laquelle il ne pourrait pas être heureux, puisque tu n'es pas assez malin pour la lui donner avec le produit de tes bouquins, ce qui devrait te faire honte, oui, honte, si tu t'occupais un peu plus de ta femme et de ton fils. Passons... Mais nous devons aussi penser à la jeune fille qu'il a compromise, dont il s'est fait aimer. Il y a là tout de même une question d'honnêteté... Et puis, enfin, si cette jeune fille allait se venger auprès de Nicole...

La figure de M<sup>me</sup> Texte s'était faite grave et avait perdu son air enfantin. Son mari, d'ailleurs, se laissa assez facilement convaincre, il n'était pas méchant, au fond. Et puis, pour que son fils pût épouser la fille de Lunois, à qui n'eût-il pas cédé, à quoi n'eût-il pas consenti ?

Un plan s'élabora rapidement et clairement entre Toutoune et lui. L'idée de sa femme était bonne. Ne pouvant dédommager directement Marie-Ange, ce serait vers Jacques Auberive qu'on se tournerait. L'homme de lettres riche et connu irait, les mains offertes, vers son confrère malchanceux, l'amènerait à Lunois...

— Au fait, a-t-il du talent, cet Auberive ? interrogea-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit Toutoune avec une charmante candeur. Mais qu'est-ce que cela peut faire? Il n'est pas toujours nécessaire d'en avoir pour « arriver ».

Et elle ajouta, avec une candeur encore sensiblement accrue :

— Tu es bien arrivé, toi!

\* \* \*

Ce même jour, André, le faible, le lâche André, mis au courant du plan de ses parents qu'il approuvait, partait par le rapide de Nice y rejoindre sa fiancée qui y était elle-même depuis vingt-quatre heures. Cette hâte de la retrouver — il ne devait s'y rendre que dans quelques jours — ne pouvait produire sur elle qu'un effet excellent dont il bénéficierait. Le mariage aurait lieu dans cinq semaines, là-bas. D'ici là, ses parents régleraient élégamment le sort de la petite Auberive.

Il ne dit pas adieu à Marie-Ange, il se contenta de lui écrire une pauvre lettre veule, désespérée, où il tenta de mettre pêle-mêle sa passion, son tourment, son amour, sa lâcheté, sa peur de l'avenir, tous les sentiments qui agitaient l'eau trouble et mouvante de son cœur.

Son chagrin de la quitter était d'ailleurs par-

faitement sincère, il l'aimait autant qu'il pouvait aimer quelqu'un. Mais les affaires seront toujours les affaires, n'est-ce pas? Il fallait bien savoir être raisonnable... Mais que cette nécessaire raison (du moins la jugeait-il, lui, indispensable), que cette raison lui était cruelle!

A la pensée de quitter la petite, il comprenait maintenant que c'était pour toujours et que jamais la pure Marie-Ange n'eût consenti au bonheur caché, inavouable, qu'il avait, au début de leur roman, songé à lui donner. André souffrait cruellement... Et, s'il imaginait la peine que la jeune fille allait éprouver de son abandon, une sorte de vertige passionnément triste le faisait tressaillir. A l'instant où, réfugié dans le petit café de la rue Philibert-Delorme qui avait vu leur histoire d'amour, charmante et brève, il lui écrivait, il eût fallu encore bien peu de chose pour le ramener à la petite Auberive. Sa voix à elle, son sourire frais, son rond petit visage... Mais Marie-Ange, penchée sur un registre de l'étude, songeait âprement à lui, mais ne lui était pas physiquement présente. Et, lorsqu'il sortit du café où si souvent la petite, confiante, heureuse, était venue avec joie, avait reposé sa tête sur son épaule dans un geste enfantin d'abandon et d'amour que jamais il ne devait oublier complètement, quand il mit sa lettre à la poste,

cette misérable lettre d'adieu, l'irreparable était alors accompli en lui.

Il venait de clore une vie morte qui avait été pour lui exquise et tout entière peuplée par l'adorable fantôme de Marie-Ange. Mais déjà c'était le passé... Il serra les lèvres, se contracta orgueilleusement, repoussa la folle, la romantique envie de pleurer qui l'étreignait, lui, le type raisonnable moderne, lui qui se vantait de n'avoir jamais versé une larme. Et, jetant un dernier regard au café qui disparaissait, là, tout au bout de la rue familière, il s'en fut rapidement, courageux et déchiré, vers d'autres quartiers, vers la gare de Lyon, vers le train qui l'emporta, vers l'existence qu'il s'était choisie et qu'il bâtissait sur les faibles assises de l'abandon, du brisement du cœur de celle qu'il délaissait...

Mais si souvent, vous savez, le bonheur d'un homme n'a pas d'autres fondations que celles-là...

\*  
\*\*

Marie-Ange reçut sa lettre le soir même, après avoir en vain attendu André place Peire. Elle lui arriva, cette lettre, à l'heure triste où la nuit vient, dans le logis où elle était seule, Auberive étant sorti. Seul Jérôme, auprès de la fenêtre, lui tenait compagnie, ron-

ronnait doucement et venait parfois se frotter à elle, lui disant de belles choses que son souci égoïste de grande personne l'empêchait de comprendre, des choses où Jérôme lui parlait de tendresse, de la fidélité simple et profonde des bêtes, et de toute la poésie qu'il trouvait là, près de cette fenêtre par laquelle un rayon de soleil mourant fusait encore, d'un jet aigu, paré d'un or flamboyant et bref.

Marie-Ange prit l'enveloppe des mains de M<sup>me</sup> Croche qui marmonna une phrase désagréable qu'elle n'entendit point. Et puis elle l'ouvrit, elle lut cette lettre qui lui apportait en ses quatre feuillets la pire misère qui puisse frapper le cœur d'une femme aimante, celle qui frappa de coups si rudes tant de créatures vaincues, et qui continuera toujours son œuvre mortelle de destruction, tant qu'il y aura de par le monde des hommes infidèles et des cœurs trahis : l'abandon...

« Marie-Ange, je m'en vais. Je sais, je suis un lâche. Je ne mérite ni votre amour ni même votre pitié, et pourtant, au moment de vous perdre, si vous saviez combien un chagrin qui a votre visage, votre voix, votre tendresse inoubliable, pleure en moi !

« Marie-Ange, je n'étais pas digne de vous. Il faut maintenant que vous sachiez la vérité,

cette vérité honteuse pour moi, mais qui vous permettra de me mépriser, de vous détacher de moi, du pauvre type faible que je suis ? j'étais déjà fiancé avant de vous connaître, et je me marie dans quelques semaines avec une jeune fille que je n'aime pas, mais qui est riche, mais qui me procurera cette richesse sans laquelle je ne puis vivre.

« Je suis un lâche, oui, je le sais. Je vous abandonne, vous qui m'aimez d'une tendresse si pure, si douce, vous que j'aime de toutes les forces bonnes et mauvaises qui sont en moi, et cela au lendemain d'un deuil qui vous a broyée. Vous ne me pardonnerez pas, vous ne comprendrez jamais... Tant pis !

« Ce n'est pas ma faute si j'aime l'argent, si j'ai grandi dans la fièvre heureuse qu'il procure, et si, de cette fièvre, je ne puis maintenant me passer...

« J'ai essayé de lutter depuis que vous êtes venue en ma vie, cette vie plus amère que vous ne pouvez le savoir. Et j'ai été vaincu. J'étais sincère pourtant quand je vous ai offert d'être ma femme, et, moins d'une heure après, je regrettais...

« Vous voyez bien, Marie-Ange, je ne suis pas celui que vous aviez imaginé...

« Vous, vous pourrez être heureuse avec mille francs par mois ; il m'en faut le triple au moins

pour que notre sale vie moderne me paraisse acceptable. Pourquoi aussi m'a-t-on ainsi élevé, dans la crainte de l'effort, dans cette soif de l'argent si rude et si brûlante? Je suis comme on m'a fait.

« Je vous écris cette lettre du petit café où si souvent nous sommes venus. Je souffre atrocement. Mais que vous dire de cette souffrance? Vous crierai-je, Marie-Ange, que j'ai mal, affreusement mal de m'arracher de vous, vous, la seule femme que j'aie aimée; que longtemps, toujours peut-être, vous serez le cher regret de mes jours, de mes nuits, vous et votre être charmant que jamais mes bras désormais n'étreindront!

« Vous dirai-je que ce matin, devant ce cocktail — celui dont vous goûtiez la saveur brûlante, — j'ai envie de m'abattre, là, sur la table, comme un gosse, et de vous appeler, et de courir vers vous, et crier sous vos yeux ces pauvres mots qui appellent au secours : Marie-Ange, gardez-moi, sauvez-moi!

« A quoi bon?...

« Je sais que les torts que j'ai vis-à-vis de vous sont considérables, inexcusables. Je voudrais arriver à les réparer un tout petit peu. Mon père ira voir le vôtre bientôt. C'est un homme de lettres arrivé, j'espère qu'il saura effacer dans une certaine mesure l'amertume

et l'injustice du destin littéraire de votre père.

« Acceptez l'aide confraternelle qu'il vous offrira ; acceptez-la en souvenir de votre pauvre maman qui eût été si fière, si heureuse de voir Jacques Auberive atteindre un peu de gloire ; acceptez-la au nom de notre amour que je brise, mais dont toute ma vie gardera l'empreinte. Vous n'auriez du reste pas le droit de refuser : il s'agit de votre père.

« Adieu, Marie-Ange. Que puis-je vous dire de plus ? Ce qui est en moi n'est pas exprimable.

« Un jour sans doute, bientôt peut-être, vous vous marierez ; vous serez heureuse auprès d'un homme qui, lui, vous méritera, sera digne de votre âme charmante et profonde... Et quelque chose de sauvagement cruel crie en moi à cette pensée.

« Et pourtant, je vous aime, je vous aime...

« Je vous aime, ô vous qui m'étiez apparue comme une fée, vous qui m'aviez tendu la main, un matin de pluie et de grisaille...

« Je vous aime, ô vous qui étiez dans ma vie comme un petit oiseau frêle et dansant, fait pour vivre dans une aube chargée de printemps et d'amour...

« Je vous aime, vous que je quitte, vous à qui j'apprends de quelle tristesse, de quelle lâcheté

sont faits les cœurs troubles des hommes...

« Et je vous redis, je te redis, ma bien-aimée, que mon abandon et ma bassesse sont encore de l'amour, et que je souffre.

« ANDRÉ. »

#### XIV

##### CELLES QUE L'ON N'ATTENDAIT PLUS...

Auberive ne sut jamais le douloureux roman d'amour de sa fille... Elle ne lui avait pas confié son bonheur, elle osa encore moins lui confier le chagrin que l'abandon d'André lui infligeait. Son cœur, sa confiance en la vie étaient frappés dans ce qu'ils contenaient de meilleur, de plus profond. Le premier déchirement, la première trahison apportent toujours avec eux quelque chose de pathétique dont les autres peines ne seront plus tard pas toujours aussi chargées... La première fois... Ah! qui ne les a connus, ce premier tourment où nous trahissent les forces vives qui étaient notre raison d'être, et ce radieux désespoir des larmes neuves, et ce lourd dégoût de la vie

en comprenant ce que sont les hommes, leurs mensonges, leurs serments !

Plus tard, seulement plus tard, on arrivera à l'aimer, cette pauvre vie, pour elle-même, sans se préoccuper des vivants qu'elle abrite ; on parviendra à la chérir pour la magie d'un printemps, pour le cri d'un oiseau, pour une odeur de lilas, pour une saveur de fruit mûr... Mais il faut avoir tellement souffert avant d'en arriver là, à cet animal amour des choses !

Il y avait chez Marie-Ange trop de noblesse, de fierté innées pour que sa peine s'extériorisât ; elle en eut la pudeur et l'enfouit en elle comme un trésor secret et douloureux.

Seul *Jérôme*, chat de gouttière, put, le soir, ou quelquefois dans la solitude de la nuit sans sommeil, surprendre les pleurs que la petite versa, la tête cachée dans son oreiller pour que son père n'entendît pas le bruit de ses larmes. Mais les bêtes sont discrètes, et *Jérôme* se contenta de venir tout près d'elle, d'appuyer une patte aux griffes tendrement rentrées sur sa poitrine, de la regarder du double feu de ses yeux nocturnes, ce qui était sans doute sa manière de lui dire :

« Ne crains pas, moi, je ne t'abandonnerai jamais, va. Pourquoi t'es-tu aussi follement fiée à celui qui te quitta ? Ce n'était qu'un homme, un pauvre homme à deux pattes... Si tu l'avais

compris, tu ne serais pas aujourd'hui en train de pleurer...

« Pourtant, écoute, il convient de ne pas exagérer la cruauté des humains, tous ne sont peut-être pas aussi méchants que lui. Tiens, celui qui est venu dîner l'autre soir avec nous — tu l'appelles Lucien Maulois, je crois? — celui-là donc ne me déplaît point. Il m'a caressé entre les deux yeux, comme un qui est habitué aux chats, et il m'a donné le gras de sa tranche de jambon avec beaucoup d'éducation pour un homme. Et il sentait la chatte. Il a dit du reste qu'il en avait, une chatte. Savoir comment elle est? Je voudrais bien la connaître, ça pourrait quelquefois être intéressant... Hé! hé! je suis si beau!...

« Oui, oui, pleure, puisque cela te soulage de pleurer. Pleure près de moi, sans contrainte; fais tomber sur mon pelage doux et chaud la pluie légère, la pluie d'argent de tes larmes, et laisse-moi, génie mystérieux qui préside à ta vie, tisser dans l'ombre la toile des beaux tourments amoureux. »

\* \* \*

En apparence, Marie-Ange fut exactement la même, Jacques Auberive ne devina rien. Seul, Lucien Maulois reconstitua aisément la vérité,

d'abord en constatant que personne n'attendait plus Marie-Ange à la sortie de l'étude, ensuite par quelques paroles que la petite lui dit un soir, comme à regret :

— Monsieur Maulois, savez-vous pourquoi la vie est si laide, pourquoi il y a tant de trahisons dans le monde, de serments blessés, de cœurs qu'on rejette?

— Pour que ceux qui savent le secret des belles amours fidèles puissent les guérir, a-t-il répondu.

Et la jeune fille a rougi.

\* \* \*

Quelques jours après, elle a trouvé, en rentrant du travail, son père qui l'attendait, les yeux brillants, avec un sourire de bonheur et d'orgueil que depuis des années elle ne lui connaissait plus.

— Marie-Ange, mon petit, ah ! si tu savais ce qui nous arrive !

Elle sait. Sans doute ce qu'a annoncé André ? Ce qui coûte à sa fierté d'accepter ? Mais André a raison, elle n'a pas le droit de refuser : il s'agit de son père... Plus que tout autre, plus et mieux qu'elle-même, il a droit à la revanche que lui méritent si bien les longues, les dures années de misère où son

talent a souffert, grandi, dans une ombre torturante, faite du dédain des autres...

Et elle répond avec un sourire qu'elle s'efforce de rendre étonné :

— Quoi donc, papa? Que nous arrive-t-il?

— Figure-toi que Paul Texte — oui, oui, tu entends bien, le grand Paul Texte (Auberive l'estimait déjà beaucoup plus) — est venu. Il a lu des livres de moi, ceux publiés à la lointaine époque où l'on pouvait trouver un éditeur sans être millionnaire de naissance ou anarchiste russe. Et il les aime! Et il va m'amener à Lunois! C'est un très chic type, Texte, tu sais; je l'avais mal jugé. Nous allons tous les deux chez Lunois dès demain. Il avait appris incidemment, par cette vieille chipie de M<sup>me</sup> Croche, que j'habitais l'immeuble, et tout de suite songé à me donner un coup d'épaule. Crois-tu que c'est une veine! Petite, crois-moi, il ne faut — tu le vois bien par toi-même! — jamais médire du hasard. Mon Dieu, si seulement ta pauvre maman était encore là!...

— Papa, a répondu Marie-Ange, c'est merveilleux... Tu vas voir quelle magnifique revanche tu vas prendre, va!

Et, contre la vieille figure ridée que l'enthousiasme revenu éclaire, elle met son visage tendre où Jacques ne sent pas l'émouvante fraîcheur des larmes. Il ignorera toujours que

la réussite, qui va enfin lui venir, c'est au chagrin de la petite qu'il la devra, aux remords de celui qui l'a blessée.

— C'est fait, a dit Paul Texte avec satisfaction à Toutoune. J'ai raconté à ton protégé une histoire qui a pris merveilleusement : que j'aimais ses livres — je m'en étais procuré un vieux, qu'il avait écrit jadis, non sans peine d'ailleurs, car les libraires en général l'ignorent, — et que, le hasard m'ayant appris son existence et ses difficultés, je venais vers lui tout simplement, en bon voisin désireux de l'aider.

— Ah ! fait Toutoune avec ravissement, André pourra être heureux sans remords !

— Et tu pourras continuer ta folle vie, ajoute son mari en ricanant. Sache d'ailleurs que le bonhomme est un type d'une soixantaine d'années, de belle allure, et charmant. Et, ce qui est crevant, c'est qu'il a un talent fou ! J'ai lu son livre acheté, c'est très remarquable. Comment diable est-il demeuré ainsi inconnu ?

— Oh ! tu sais, ne réussissent le plus souvent aujourd'hui que ceux qui ont du toupet, les plats arrivistes...

Et, entre ses jolies dents, elle murmure sans vergogne une phrase qui ressemble, à s'y méprendre, à :

— Tu dois en savoir quelque chose...

— Nous irons chez Lunois demain, dit Paul Texte, dédaigneux de l'injure conjugale à laquelle il est habitué. Je le verrai d'abord aujourd'hui pour bâcler l'affaire. Tu peux rassurer André, ce type-là sera connu avant trois mois. Et peut-être même mieux que connu, si Lunois partage l'opinion que j'ai de lui et de ce qu'il écrit.

Désarmée, Toutoune envoie à son mari un éblouissant sourire de reconnaissance. Allons, il faut lui reconnaître ça, lui au moins n'éprouve pas la coutumière jalousie professionnelle. Ce n'est pas un mauvais bougre, au fond. S'il n'était pas son mari, Toutoune éprouverait même pour lui une sincère amitié. Seulement, voilà, ils n'étaient pas faits pour s'épouser....

\* \* \*

Dans l'après-midi de ce jour, Paul Texte eut une longue conversation avec Lunois. Celui-ci fut averti en des termes pleins de sous-entendus qu'il allait avoir à lancer un nouvel auteur. Il était trop fin, étant donné les termes dont se servit Texte, pour ne pas comprendre que le bonheur de Nicole dépendait directement et assez mystérieusement de ce lancement, et il accepta sans trop se faire prier. D'ailleurs,

n'est-ce pas, cela pouvait ne pas être une mauvaise affaire si le bonhomme avait du talent. Et puis, talent ou pas, avec la publicité, que n'arrive-t-on pas à faire?...

— Mais tu devrais le connaître, ajouta sévèrement Paul Texte ; il a présenté chez toi plusieurs manuscrits, m'a-t-il confié. Toi qui te piques de découvrir des talents...

— Oh ! tu sais, les manuscrits..., dédaigne Lunois, ce n'est jamais moi qui les ingurgite, mais les « lecteurs ». Si un éditeur devait prendre le temps de lire... !

Et il ajoute :

— D'abord, du moment que je vais lancer ce nouveau produit, que réclames-tu ? Permits-moi de te dire en passant que je suis du reste légèrement étonné de cet élan de générosité confraternelle, surprenant chez toi. Il doit y avoir quelque chose là-dessous ; mais je ne veux pas être un mufle non plus et je veux aider ton protégé... Alors, à propos, quand marie-t-on nos gosses ?

— Dans un mois, promet Paul Texte. André est pressé. Du moment qu'il est allé si vite rejoindre Nicole à Nice...

Plus que par les mots, plus que par les silences, les regards des deux hommes les avaient fait se comprendre. L'argent les unissait, les liait, les faisait complices... Et, auprès de l'ar-

gent, le chagrin de Marie-Ange, ce chagrin d'une petite fille tendre, ne pesait pas bien lourd : à peu près le poids d'une feuille tombée sous le vent, par une nuit froide et sans oiseaux.

Auberive et Paul Texte allèrent chez Lunois le lendemain. Le cœur de Jacques battait une chanson émouvante. Enfin, il le franchissait, le seuil de cette maison d'édition où il désespérait de publier quoi que ce fût ! Et Lunois, avec une grandiloquence qu'il ne perçut pas, l'accueillait et le recevait avec de délicieux égards. Ah ! qu'elle eût été heureuse de voir cela, la pauvre Antoinette, elle partie depuis si peu de temps !... Si elle avait vécu quelques semaines de plus, elle aurait pu contempler la réalité charmante, cette réalité qui l'eût peut-être guérie...

Mais comme Auberive la sentait vivante en lui, la chère disparue ! Comme elle tenait son irremplaçable place en son être entier, elle qui avait partagé les années de misère avec un dévouement si pur, une foi splendide, un amour si vrai !

Il sortit de chez Lunois la tête en feu, en proie à une émotion merveilleuse, lui ayant laissé son manuscrit : *la Peine des Autres*, que trois mois auparavant le lecteur de l'éditeur Lunois refusait — sans l'avoir du reste lu, car

si les « lecteurs » devaient, eux aussi, prendre connaissance de tous les manuscrits qui leur sont envoyés, ils n'en finiraient plus — par une lettre type de regrets, tirée à cent exemplaires.

Déjà Jacques faisait des projets. Son bel orgueil de jadis se retrouvait miraculeusement intact, oubliait les heures affreuses du passé. Devant la réussite qu'il sentait venir, il retrouvait son goût naturel pour le luxe, la vie heureuse ; il rêvait de voyages, d'un appartement confortable. Ah ! fuir, fuir bien vite le logement de la rue Cardinet, sous les toits, où il avait tant souffert !

La pensée consolante de Marie-Ange, enfin délivrée des tracas d'argent, le ravissait. Si petite, elle avait dû se charger de tout... Comme il la voulait heureuse désormais ! Comme il ferait tous ses efforts pour qu'elle le fût !

« Elle aurait besoin d'un bon mari, cette petite, songeait-il. Trop longtemps, je l'ai égoïstement accaparée. Elle aussi a droit à un foyer, à un amour, à un compagnon tendre et loyal qui sera sa revanche à elle. »

Et, soudain, la figure de Lucien Maulois apparut nettement à son esprit, à sa mémoire heureuse :

— Pourquoi pas ? murmura-t-il. Il est délicieux, ce garçon, et fera merveilleusement le

bonheur d'une femme. Mais, au fait, avec les femmes, sait-on jamais?

Et, pour la première fois, un peu confus, Auberive s'aperçut qu'il ne connaissait pas très bien sa fille...

Un mois après (Lunois s'est hâté, talonné par Paul Texte), le roman de Jacques Auberive, *la Peine des Autres*, parut. Et, la déesse publicité aidant, les « combines » jouant, ce fut, dès le début, un succès magnifique, prodigieux. On pense maintenant à Jacques pour le grand prix littéraire à venir ; comme par enchantement, tous ceux qui le repoussèrent jadis accourent ; on sollicite sa copie, on lui demande des interviews. Dans son existence transformée, les deux visiteuses que l'on n'attendait plus sont entrées, éblouissantes : la renommée et la richesse.

Par une coïncidence qui n'eut de prix que pour Marie-Ange, ce fut le jour même où parut *la Peine des Autres* que son père lui dit :

— Tiens, c'est aujourd'hui que le fils de Paul Texte se marie, m'a-t-il confié. Avec la fille de Lunois, justement. Je vais envoyer un télégramme de félicitations. Au fait, si cela ne t'ennuie pas, tu le mettras à la poste en te rendant à l'étude.

Et bravement, un moment après, dans un bureau de poste parisien, la jeune fille a tracé

d'une plume un peu hésitante les compliments que son père envoie à celui qu'elle porte en son cœur en un fardeau invisible, qui bat comme le mouvement même de sa vie...

## XV

NICOLE TEXTE A MARIE-ANGE AUBERIVE

« MADemoiselle,

« Vous serez sans doute surprise par cette lettre, mais j'espère que tout de même, qu'après l'avoir lue, vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir osé vous l'écrire... Sinon, tant pis... Tant pis : deux mots que je suis tellement accoutumée à méditer !

« Je vous dis tout de suite qui je suis : la femme d'André ; sa femme depuis hier, sa femme qui éprouve à l'être non pas vraiment du bonheur, mais plutôt une sorte de surprise émerveillée... Mon Dieu, me dire, pouvoir me dire que moi, la laide, la pauvre Nicole, je porte désormais son nom, que chaque jour désormais je le verrai, je l'entendrai, je vivrai

dans son sillage, lui dérochant mes yeux où se cachera cette défaillante joie que j'éprouve et qui n'est même pas du bonheur.

« Pardonnez-moi, Mademoiselle, de vous dire ces choses. Il le faut. Je ne veux pas vous faire de mal, pourtant, je n'éprouve pas de haine pour vous, vous que j'ai détestée...

« Vous reprocher ce que j'ai souffert par vous? A quoi bon et pourquoi? Vous ne saviez même pas mon existence, n'est-ce pas? Comme André sut me mentir à moi, il sut vous abuser...

« J'ai su la vôtre, voici des mois, par le détachement qui peu à peu éloignait celui que j'aimais de moi ; je l'ai su par ses absences, ses mensonges accrus, par ses yeux, détournés vers vous qui entre lui et moi étiez mystérieusement présente. Et c'est alors que je vous ai haïe, car j'avais peur. Ah ! oui, comme j'ai eu peur de le perdre tout à fait, comme je vous ai redoutée, fée voleuse, dont j'ignorais le nom, mais que je sentais partout, m'arrachant à lui, ou plutôt l'arrachant à moi !

« Votre nom, Mademoiselle, je ne le connais que depuis quelques semaines, celles qui ont précédé mon mariage ; depuis le jour où André est venu me rejoindre à Nice, après avoir brisé le lien qui le retenait à vous.

« C'est alors qu'il m'a tout avoué... Pourquoi

cet aveu que je ne lui demandais point? Loyauté? Instinctif besoin de confidences? Vague cruauté vis-à-vis de moi? Un peu de tout ceci, sans doute...

« Et quand j'ai su la vérité, Mademoiselle, je vous ai vaguement plainte, en recueillant les larmes que mon fiancé versait pour vous.

« Je vous ai plainte, mais pour rien au monde je ne vous aurais rendu André. D'abord c'est vous seule qui me l'aviez pris. Et puis, je savais si bien que plus que moi vous étiez capable de guérir...

« Je juge votre histoire telle qu'elle a été : un conte de fées ravissant et fugace que la vie devait fatalement briser. Tandis que mon amour pour lui, mademoiselle Marie-Ange (hélas ! qu'ils doivent être durs à oublier, ces deux mots : Marie-Ange, qui portent en eux une grâce d'oiseau et de ciel !), tandis que mon amour, c'est toute la vie d'une jeune fille laide.

« Une femme laide ! Si vous compreniez combien son amour peut être plus grand, plus tragique que celui des autres femmes ! Vous, vous *pourrez* oublier ; bientôt, demain, d'autres aveux, d'autres lèvres iront vers votre beauté ; mais moi, mais moi...

« Depuis que mon intelligence s'est éveillée, j'ai eu la révélation de ma laideur. Mais j'ai

grandi en même temps qu'André, toujours il m'a vue, a été accoutumé à moi qui n'ai jamais aimé, rêvé que lui ; alors je veux croire, voyez-vous, qu'il est le seul homme à moins voir ma disgrâce... L'habitude, n'est-ce pas...

« Non, jamais, jamais je n'aurais pu supporter de le perdre. Vous l'avez vu fuir, vous, et vous n'êtes pas morte ! Ah ! c'est que vous ne savez pas la force d'un amour que l'on traîne avec soi, en soi, malgré soi, depuis l'enfance, un amour qui fait corps avec vous, qui est votre sang, les battements de votre cœur définitivement captif et enchaîné !

« Que sont les quelques mois d'amour que vous avez vécus en face de ceci : quinze années passées à se déchirer soi-même, à se dire : « Ah ! pouvoir être sa femme un jour, être sienne ! » Et se regarder durement, âprement dans une glace sans pitié et trop sincère !

« Je ne sais pas comment le bonheur que me causèrent mes fiançailles avec lui ne m'a pas anéantie. Et vous auriez pu le prendre, ce pauvre bonheur, le briser d'un seul frôlement de vos doigts !... Que j'ai eu peur !

« Maintenant, je suis sa femme. J'ai le droit de me reposer sur son cœur, un cœur encore rempli de votre souvenir... Ah ! qu'importe, puisque ce cœur je l'entends battre — même pour une autre, — puisque j'en suis la com-

pagne muette et docile, le témoin émerveillé ; puisque je puis me dire, la nuit, quand l'ombre met un manteau obscur et miséricordieux sur mon visage : « Il oubliera, il m'aimera ! »

« Seulement, Mademoiselle, pour qu'il puisse oublier, pour qu'il puisse m'aimer, il ne faut pas que vous cherchiez à le revoir.

« Comprenez-vous ma lettre ? Sentirez-vous l'humiliation passionnée que j'éprouve à étaler devant vous ma misère ? Non, si vous êtes une moderne intrigante. Oui, si vous êtes plutôt une petite fille, une pauvre petite fille sincère, comme moi-même, et qui peut avoir pitié d'une détresse qui crie vers elle et joint les mains...

« Mademoiselle, Mademoiselle..., dans quelques mois, après notre voyage de noces, nous retournerons à Paris... Ah ! comment vous demander, avec quels mots vous supplier de ne pas céder à la tentation de revoir celui que vous avez aimé, que vous aimez encore ?

« Si vous le revoyiez... Eh bien ! non, je n'aurais plus la force de lutter, voyez-vous.

« Gardez le souvenir de votre amour, mais, je vous en conjure, ayez la générosité de vous contenter de cela. Peut-être au fond est-ce vous qui aurez la meilleure part. Vous êtes sûre de rester pour lui un charmant fantôme dont il n'aura su que les attraits ; vous êtes sûre de demeurer pour lui un cher regret que la vie

n'aura pas eu le temps de ternir. Tandis que moi...

« Moi, Mademoiselle, tous les jours vont être pour moi une lutte désespérée, toutes les heures un divin, mais farouche et long tourment. Ah ! épier en ses regards mes progrès ou ma défaite, guetter les autres femmes qui plus tard pourront me le prendre, surprendre la tendresse enfin éveillée ou la haine de ses yeux et de son cœur ! Croyez-vous que ce destin-là soit joyeux ?

« Et pourtant, de ce destin, jamais, jamais je ne pourrais me passer...

« Ne m'en veuillez pas de vous supplier encore. C'est terrible, vous savez, une femme laide, mais ça souffre et ça peut mourir...

« Mademoiselle, dites, vous voudrez que je vive pour arriver peut-être à me faire aimer de celui que je nomme mon mari ? »

\*  
\*  
\*

Marie-Ange fut en effet extrêmement surprise de cette lettre qu'elle reçut dans les jours qui suivirent le mariage d'André. Sa franchise, sa tristesse la bouleversèrent.

La jeune M<sup>me</sup> Texte n'avait certes pas besoin de jeter vers Marie-Ange cet appel au secours et à la loyauté. La fille d'Auberive était trop

droite pour chercher à reconquérir celui qui n'était plus libre et se devait à une autre... Mais les lignes de cette femme torturée et touchante l'aidèrent puissamment à gravir le dur chemin du détachement. Peu à peu, elle se surprit à songer à Nicole avec sympathie et à la considérer comme une sœur souffrante, destinée à demeurer pour elle inconnue, mais dont elle possédait le cœur en quelques feuillets enfermés dans sa chambre, au fond d'un coffret...

Et au bout de quelques mois — des mois qui virent le succès grandissant de Jacques Auberville, — la petite Marie-Ange pensa elle-même à écrire une lettre qui serait elle aussi un aveu et un appel destinés tous les deux au maître de *M<sup>me</sup> Fiasco* qui, dans sa chambre des Bati-gnolles, rêvait d'elle désespérément.

Elle n'était pas encore guérie cependant, mais elle avait compris la leçon que portent en elles les amours souffrantes, celle qui consiste à savoir donner le bonheur que l'on n'a pas pu recevoir soi-même. Les meilleurs cœurs sont tout entiers faits de cette leçon-là, peut-être parce qu'ils sentent que, tant que l'on peut soi-même apporter de la joie, on ne peut se dire désespéré. Et Marie-Ange sentait depuis quelque temps qu'elle avait en elle une source heureuse à déverser sur quelque chose ou quelqu'un de souffrant. Cette sensation n'est pas

très différente du vrai bonheur, et elle en est toujours le chemin. La petite le gravit le matin où elle écrivit à Lucien Maulois...

## XVI

SIX MOIS APRÈS

MARIE-ANGE AUBERIVE A LUCIEN MAULOIS

« MONSIEUR LUCIEN,

« Je suis un peu gênée en commençant cette lettre ; mais tant pis, j'ai bien réfléchi, il faut que je vous l'écrive, et je l'écris.

« Ce que j'ai à vous dire est très difficile à dire pour une jeune fille, mais un grand élan de franchise me pousse vers vous qui m'avez toujours si bien, si merveilleusement comprise... Pourquoi cette fois encore ne me comprendriez-vous pas ?

« Monsieur Lucien, le plus difficile tient en cette petite phrase : voilà, voulez-vous m'épouser ?

« Ne soyez pas scandalisé parce que c'est

moi, une jeune fille, qui la prononce ; il faut bien que je m'y décide, puisque vous vous taisez obstinément.

« Pourtant, pourtant, je sais, je suis sûre que, si j'étais demeurée la petite fille sans fortune que j'étais, vous me l'auriez dite, n'est-ce pas ?

« Seul l'argent, ce maudit argent nous sépare, et il m'a déjà joué d'assez vilains tours quand je ne le possédais pas pour que je lui en permette d'autres à présent qu'il est venu. Et c'est pourquoi, au mépris des usages consacrés, je viens vous tendre la main et vous redire : voulez-vous m'épouser ? Je sais, grand ami, que vous m'aimez ; je le dis sans orgueil, mais avec une fierté douce, car votre amour est né au temps encore très proche où j'étais une enfant dépouillée, souffrant de la pire pauvreté. Ah ! qu'il sera toujours riche, merveilleusement pur, l'amour éclos dans la misère !

« Et parce que la richesse est venue vers moi, vous vous détourneriez ? Que craignez-vous ? Que je ne vous accuse d'intérêt, vous qui m'avez choisie quand je n'avais pas un sou ?

« Mon ami, permettez-moi de vous dire que vous êtes stupide, vous si intelligent par ailleurs : il ne faut jamais gâcher son bonheur pour une vilaine question de billets de banque, ce serait leur donner plus d'importance qu'ils n'en méritaient...

« Je viens à vous avec tout mon cœur et toute ma loyauté. Mais ce cœur a déjà souffert ; il a besoin pour guérir de beaucoup de paix, de tendresse, et cela, je crois que seul vous pouvez me le donner.

« Lucien, je veux que vous sachiez toute ma vie... Peut-être avez-vous deviné? J'ai aimé un homme qui me blessa et me rejeta, un homme qui a gravé en moi une empreinte que je veux, que je dois effacer. Voulez-vous m'y aider?

« Je l'ai aimé... A quoi bon vous dire? Il était mon premier amour, mon premier rêve, comme il fut mon premier chagrin. Par lui, j'ai connu les belles joies neuves des serments révélés, mais j'ai su par lui les déchirants fantômes du mensonge, de la fuite, de l'abandon.

« Les premiers jours qui ont suivi cet abandon, je n'ai pas échappé au romantique désespoir des cœurs très jeunes ; je me suis juré de vivre dans mon isolement désenchanté, fermée à toute tendresse. Mais, Lucien, vous étiez là, et ma vie s'est transformée, et j'ai désiré peu à peu passionnément que vous m'appeliez vers vous !

« Devant l'argent, la gloire qu'il avait tant attendue, cette gloire dont ma mère est morte de trop l'attendre, mon cher vieux papa a été ébloui... Comment, après tant d'années de mi-

sère et d'injustice, n'eût-il pas été grisé par les grosses sommes que lui rapportent à présent ses moindres écrits? Il ne rêve aujourd'hui que du luxe dont il fut privé... Vous connaissez ses projets : il va faire le mois prochain une longue croisière, puis s'installer sur la Côte d'Azur, mener cette existence fiévreuse qui endormira peut-être en lui le souvenir bien-aimé de ma pauvre maman. Mais moi, moi, voyez-vous, Lucien, j'ai tout de suite senti une chose : c'est qu'à cette existence facile et vide je ne m'habituerai jamais !

« Souvenez-vous, j'ai presque pleuré le jour où j'ai quitté l'étude pour n'y plus revenir. Est-ce que déjà je ne sentais pas que ma vraie place était faite pour être modeste? Je vous ai dit encore en riant : « Jérôme et moi sommes à jamais de la gouttière. » Et c'est vrai.

« Demain, nous quitterons, pour n'y plus revenir, les affaires de papa étant en règle, ce petit logement de la rue Cardinet où, sous les toits, le ciel me paraissait plus proche.

« Mon père a loué à Montparnasse un pied-à-terre charmant. Vous avouerez-vous que je déteste l'élégance dont il est plein et que mon cœur se déchire à la pensée de quitter dans quelques heures le logis sans grâce où j'ai grandi à l'ombre de la belle et fière pauvreté?

« Non, je ne me ferai jamais, jamais, à la

vie telle que la conçoit à présent mon cher papa abusé. Il me faut un foyer plus humble, une douce tendresse pour pouvoir vivre... Et c'est à vous, Lucien, que je viens les demander. J'ai compris que je n'avais pas le droit de gâcher ma vie en des regrets stériles : celui que j'ai aimé ne les méritait pas. Et puis, au fond de moi rôdent un désir immense que j'ai toujours eu, un léger fantôme, si doux et si pur : un enfant... Ne pas être mère? Me priver de cette joie magnifique pour celui qui m'abandonna? Je n'en aurais pas le courage!

« Lucien, ouvrez-moi vos bras vers lesquels je vais, le cœur encore bien lourd, mais plein d'espoir en vous. Apaisez-moi, guérissez-moi... Acceptez, à défaut de passion, cette tendresse infinie que je vous apporte et que, petit à petit, la vie commune transformera en quelque chose de plus grand, de plus vif peut-être, mais qui ne pourra pas être plus pur ni plus franc.

« Ah! de grâce, ne faites pas attention à cette dot que mon père peut maintenant me donner! Savez-vous ce que je vais en faire, de cet argent? Écoutez-moi, Lucien, et apprenez-le, laissez-moi poser ma tête sur votre chère épaule et vous dire que bientôt il y aura dans un pays limousin, que j'imagine si bien, une

étude de notaire dont vous serez le maître... Comme je la vois bien, si vous saviez, dans ce bourg que vous aimez, où vous avez été petit garçon, et dont si souvent vous m'avez parlé !

« Lucien, dites-moi, je ne me trompe pas ? elle est basse, cette maison qui sera nôtre, avec des fenêtres à petits carreaux et un perron où s'accroche le serpent sombre et ridé d'une vieille balustrade en fer forgé. En bas, il y a le salon où les dalles fraîches sont douces à la marche, et une cheminée féerique où, l'hiver, rôdent le Génie du Feu et la Dame des Neiges auxquels je ne cesserai jamais de croire pour me consoler des hommes. Auprès des chenêts, je vois déjà *Jérôme* et votre chatte, *M<sup>me</sup> Fiasco*, étendre leurs formes mystérieuses, chargées de sortilèges tendres et familiers. En face du salon sera l'étude et ses cartons verts ; ses dossiers me seront coutumiers, car vous permettrez bien, Monsieur, à votre petite femme de vous aider. Au premier, il y aura les chambres, les belles chambres d'autrefois, harmonieuses et chargées de douces légendes d'amour, des chambres dont les fenêtres regardent les châtaigneraies pleines de fleurs et d'oiseaux. Et, chaque nuit, le rossignol, qu'habite un chagrin d'amour tendre et éternel, pleurera dans les arbres des chansons vieilles comme le monde

et mille fois plus splendides que le cri des sources.

« Et puis, enfin, il y aura, il y a le jardin. Le jardin ! Ah ! Lucien, je sais qu'il est empreint d'une poésie si pure, si gravement éblouissante que nous défaillerons parfois à le respirer et à l'entendre par la voix de ses oiseaux ; je sais que dans sa magie vivent le jasmin aux cent pétales, et le rond tilleul à l'odeur odorante et chaude, et les lilas dont les parfums inégalables sont l'âme même des vrais printemps, et les groseilliers aux grappes rêches à la langue, et l'arbre-parapluie si compact, si dru, que l'été, sous ses feuilles, les torturants midis deviennent de suaves nocturnes, favorables à la sieste ombragée, au songe favori qui se couche en rond dans l'herbe, comme une bête captée...

« Lucien, Lucien, elle est ainsi, cette maison où bientôt vous m'emmènerez ; il est tel que je le vois, ce jardin où nous vivrons l'enchantement des heures !... Et je sais, ah ! je sais aussi que près de la porte d'entrée qu'endiguent mal deux haies vivantes de seringa aux flammes radieuses, je sais que commence une route paisible comme un beau jour et que bornent tout au bout les quenouilles vertes de deux peupliers aigus, dans la direction de Limoges...

« Voilà, Lucien, tout ce que je voulais vous dire...

« Demain, je vais quitter le lieu où j'ai souffert, grandi, où ma mère est morte, et j'ai mal de l'abandonner... Et je voudrais, voyez-vous, que votre réponse — mais vous ne pourrez pas me dire non — vous me l'apportiez avant que nous partions d'ici, en ce logis où je fus veillée par les doubles puissances de la pauvreté et du tourment...

« Vous viendrez, Lucien, vous viendrez parce que je vous attends d'un cœur si pur que vous n'auriez pas la cruauté de le repousser ; vous viendrez parce que je suis une petite fille qu'il faut guérir, et parce que cette guérison, seules vos mains caressantes en savent le secret. Et puis, Lucien, pourquoi tant de mots ? Vous viendrez seulement parce que je vous appelle...

« MARIE-ANGE. »

Non, Lucien n'eut pas le courage de le repousser, le cœur implorant que, depuis si longtemps, il aimait. Ce fut serrée contre lui que Marie-Ange quitta son ancienne maison, la rue dont les toits familiers barraient de leur ombre l'horizon limpide et tranquille d'un début d'automne.

— Adieu, gouttière ; adieu, notre empire, murmura-t-elle en essayant de sourire.

Mais ce furent des larmes que l'épaule de Lucien recueillit.

— Tu oses dire que tu regrettes ce taudis? s'indigna Jacques Auberive.

Pourtant, lui aussi se détourna, le cœur bizarrement lourd, comme chargé de toute la vivante poésie des vies pauvres et que le présent tuait pour lui d'une arme dorée, mais cependant mortelle : la richesse...

## XVII

### IMPRESSIONS DE JÉRÔME

#### OU NOUS NE SOMMES PLUS DE LA GOUTTIÈRE

« Qu'il fait bon sous cette lune ouverte au ciel comme un œil innocent et plat, et dans ce printemps ! Le jardin est à moi, rien qu'à moi, et puis aux fleurs et aux oiseaux dont je rêve d'avaler les chansons. Mais ils vont trop vite.

« Il fait nuit, une nuit si pure et si claire que mon âme tressaille de joie, une nuit faite pour les chats, pour moi, *Jérôme*.

« J'ai rôdé, à l'heure émouvante et fraîche du

soir, dans toute la maison ; j'ai frôlé d'un pas mou, cotonneux, presque sans bruit, la douceur des tapis du salon où *ils* étaient assis, et je me suis assis, étiré, long, immense, devant le dernier feu de l'année.

« Le dernier feu ! *Ils* l'avaient fait de bûches ridées et de pommes de pin écaillées, que parfumait encore l'encens de toute la forêt proche. Adieu, dernier feu ! Adieu, jusqu'au prochain hiver qui me rendra près de toi la meilleure, la première place !

« A moi maintenant les nuits de lune et le ciel froid de l'aube que le jour peint d'un rose vague et profond. A moi toutes les fleurs que, d'un coup de patte, triomphant et sûr, je pourrais abattre s'il ne me plaisait de faire grâce au frêle narcisse, à l'innocente pâquerette, au coucou lassé d'attendre qu'on joue à cache-cache avec lui, à la tulipe fermée comme un secret...

« En vérité, tout ceci est petit pour moi, mieux vaut me montrer magnanime.

« Voici plus d'un an que nous avons quitté Paris. Je me souviens de ce qu'il représenta pour moi ; j'évoque, les yeux clos et ma longue queue battant la mesure de mes souvenirs et de mon rêve, j'évoque des toits courbés, si proches du ciel, et les serpents gris des gouttières que je domptais... Je dominais, dans ce

temps-là, la plus grande des villes et regardais en face les étoiles.

« Et puis, voilà, nous sommes partis. J'ai un peu l'impression d'avoir pris ma retraite (bien que je sois encore jeune et beau), ou plutôt d'avoir fait fortune. Je ne saurais m'en plaindre, d'ailleurs. Quelle douce, quelle éblouissante vie est la mienne ! Je me suis marié avec la chatte qu'il avait, cette *M<sup>mo</sup> Fiasco* au poil d'ombre, souple et grasse, que j'étends parfois à terre, proie de mon caprice de jeune dieu. Elle a eu l'autre jour trois chatons laineux qu'elle range dans une corbeille comme des pelotes en leur donnant à téter. Depuis ce jour-là, je ne la vois plus guère. Mais pourquoi me manquerait-elle, puisque ce matin est arrivé, étincelant et pur, avec l'ombre mauve et drue des premiers lilas, le printemps ?

« Son père, à elle, vient parfois nous voir. Le succès lui a fait perdre la tête, ce n'était qu'un homme, celui-là... Il fait à présent autant de manières qu'un chat siamois ; je ne l'aime plus guère. Et, quand il vient, il a l'audace de me prendre pour un vulgaire matou. Pauvre vieux !

« Je ne suis plus de la gouttière ; j'ignore à présent les toits des villes. Mais je suis un chat de maison campagnarde : basse, grave maison dont je possède tous les mystères, maison où

lentement j'ai creusé ma place, couché en rond sur les tapis, les fauteuils, et toutes choses qu'il m'a plu d'adopter, au mépris de leurs cris consternés et impuissants : « Encore ce chat sur le lit, c'est tout de même excessif ! » Chères victimes, comme je les ai vite domptées, éduquées, élevées jusqu'à moi ! Mais de quoi oseraient-ils se plaindre, *lui* et *elle*, puisque je les aime ?

« Je les aime. Ils peuvent, le soir, s'enfoncer dans le jardin, les bras joints, je garderai pour eux la demeure qui est nôtre, et, grâce à ma vigilance guetteuse, ils la retrouveront intacte comme un abri inviolable et sûr, puisque j'en suis le maître.

« Je les aime. Ils ont pu paraître un temps m'oublier, perdus dans leur commune tendresse, je ne leur en ai pas voulu, car je sais combien les hommes ont besoin de l'indulgence des bêtes ; ils ont même pu donner leurs soins à un autre qu'à moi, je leur ai pardonné cela aussi. Car *l'autre* est venu. C'est un enfant, assez joli pour un petit d'homme, qu'un matin j'ai trouvé dans un berceau, un petit garçon qui lui ressemble, à *elle*, et dont le faible cri habite la maison comme une note de fragile argent...

« — Savoir ce que *Jérôme* va dire..., murmurait-elle.

« — Pourvu qu'il ne soit pas jaloux, répondait-il.

« Jaloux? Pourquoi? Ce serait bon pour un homme, mais pas pour une bête. Où serait alors notre supériorité à nous? Ne savons-nous pas, au contraire, les secrets de l'amour pur, de l'amour vrai, celui qui aime l'être chéri pour lui-même, pour le rayon de joie que son regard peut refléter? Et ce rayon, c'est seulement depuis que le petit est là que je l'ai vu luire en leurs yeux, dans une plénitude heureuse...

« Le petit, leur petit... Il est dans toutes les pièces du logis à la fois. Je joue, je daigne jouer avec une brassière, un chausson... Cela possède une odeur douce et vivante qui sent le bébé et qui m'émeut... Qui sait, peut-être l'aimerai-je comme je les aime, *eux*, quand il aura grandi...

« Comme notre vie a changé depuis que nous habitons la campagne, et de quelle paix sont faits les jardins du pays limousin!

« ... La nuit est belle. Je frôle d'une étreinte molle et profonde l'herbe de la petite pelouse accroupie en rond sur le sol frais. Devant moi, la maison endormie repose, les yeux clos. Dans cette chambre du premier étage, je les devine. *Elle* repose auprès de *lui*. Ai-je besoin de m'approcher pour discerner à travers la grande mélopée de la nuit leurs souffles mêlés?

« A quoi bon ! Ce double bruit, je le garde toujours présent en moi, musique si tendre, si familière, que tous les bruits de la terre nocturne ne l'assourdissent point pour moi.

« Qu'ils dorment, qu'ils dorment jusqu'à ce que le jour ait aveuglé le monde de son manteau étincelant et pur. Je les garde. Qu'ils n'aient point de crainte. Je les veille, invisible et puissant, de mon ombre guetteuse, eux, eux tous qui reposent : *elle* et son visage pâle, *lui* et son regard heureux, et le petit à la plaintive chanson, et *Fiasco* dans sa corbeille, et les trois chatons laineux, chauds sous la langue comme la vie, comme toutes ces vies faiblement humaines, dont j'ai la garde... »

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

## COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la Maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 39 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

*Les Albums 1, 2, 3, 6, 7, 10 et 11 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75

## COLLECTION " AURORE "

- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 5).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 6).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 7).
- TRICOT ET CROCHET** (Album n° 8).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

**PREMIÈRES BRODERIES** (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes par mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

**ABONNEZ-VOUS**

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France, et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,  
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné  
permettant de relier facilement un volume de la

Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).